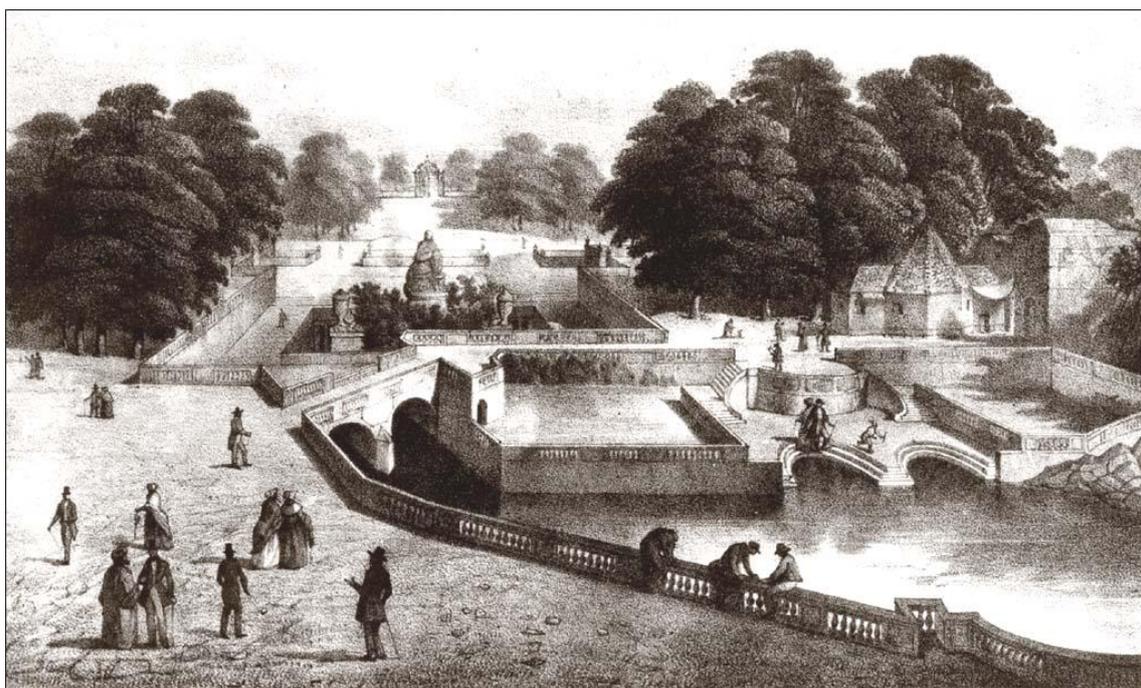


La Fontaine de Nîmes à travers les âges

extrait des Mémoires de l'Académie de Nîmes, 1939-41, pages 52-117, Jules Igolin



Collection Musée du Vieux Nîmes

La Fontaine de Nîmes est, en termes techniques, une résurgence, l'apparition en surface d'une rivière souterraine ; c'est, peut-on dire, une Fontaine de Vaucluse en miniature. Elle est la raison d'être de l'habitat qui, dès l'époque néolithique, se forma sur ses bords et donna naissance à la ville de Nîmes d'aujourd'hui.

A l'origine, les eaux sortaient naturellement du sol au pied de la colline rocheuse qui la domine, et sur laquelle se dresse la Tour Magne, puis s'écoulaient lentement dans la plaine vers le Vistre.

Dans la suite des temps la source devint une chose sacrée pour les hommes vivant autour d'elle ; suivant M. Camille Jullian, son nom de « *Nemausus* » serait un mot ligurien signifiant « *Rivière sainte* ».

Les Celtes Arécomiques, établis dans le pays compris entre le Rhône et l'Hérault, dans la première moitié du III^e siècle avant notre ère, firent de la source leur principale divinité ; ils l'entourèrent d'un mur en pierres sèches, pour en limiter les abords, et elle devint alors un lieu de pèlerinage célèbre dans toute la région ; les Arécomiques firent encore davantage : ils firent de la nouvelle cité établie sur les bords de la source la capitale de leur nouvelle patrie et lui donnèrent le nom de la source elle-même. Nemausus fut bien alors, comme l'a écrit M. Camille Jullian « *le dieu de Nîmes et pour ses habitants, l'eau qui les reconforte, la cité qui les abrite, la divinité qui les protège* ».

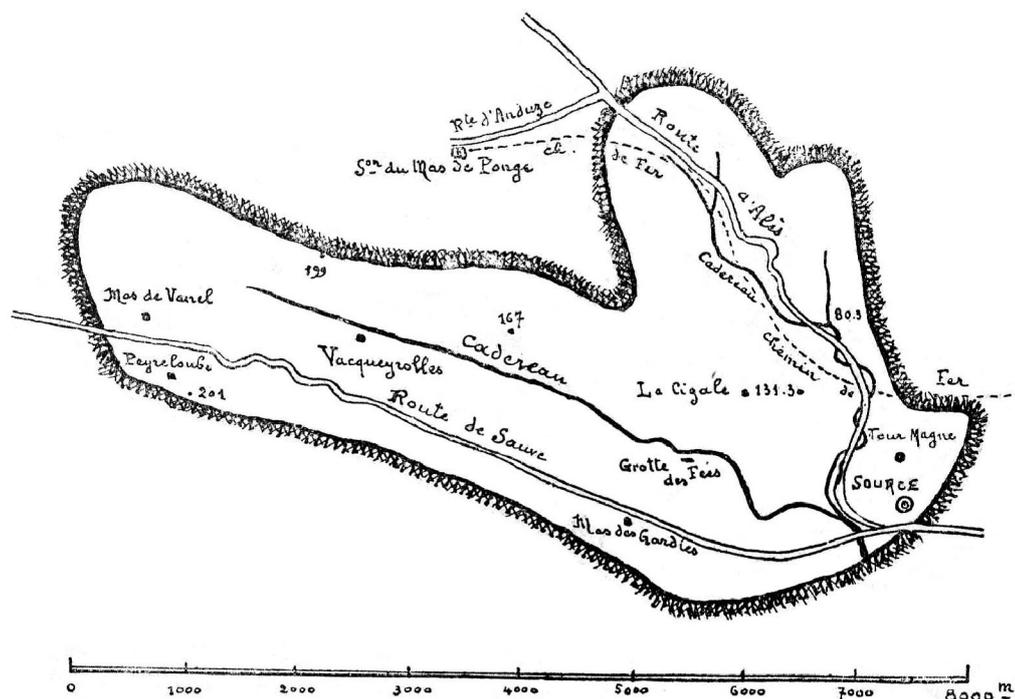
Vers la fin du premier siècle avant notre ère, les Romains établis dans la Narbonnaise, firent de la cité arécomique une grande ville ; ils entourèrent la source d'une enceinte en pierres de taille, la canalisèrent, l'utilisèrent pour l'alimentation de la cité et construisirent tout autour de superbes monuments ; la source de Nemausus devint ainsi le coin le plus agréable et le plus beau de la cité gallo-romaine.

Dans la suite des temps, les invasions des Barbares, le funeste passage de Charles Martel, en 737, l'incurie des pouvoirs publics, finirent par détruire peu à peu tous les monuments dont la source avait été entourée par les Romains il ne resta bientôt de ceux-ci que quelques vestiges ; mais ces derniers, à leur tour disparurent complètement dans le sol, à l'exception des ruines du Temple de Diane, témoin de la grandeur des constructions élevées autour de la source. Au XVIIIe siècle, des travaux entrepris pour améliorer le rendement de la source firent découvrir, sous terre, un peu aval du Nymphée actuel, des restes de monuments antiques. Cette trouvaille modifia complètement le projet élaboré pour aménager la source qui aboutit à la création de tout ce que nous voyons encore à la Fontaine. L'aménagement de la colline de la Tour Magne, exécuté au cours du XIXe siècle, devait compléter harmonieusement tous les travaux entrepris le siècle précédent.

La Fontaine de Nîmes se présente, actuellement, au pied d'un magnifique fond de verdure, qui monte jusqu'à la Tour Magne, sous la forme d'un bassin de trente mètres de long environ sur vingt-cinq de large, se prolongeant vers l'est en se rétrécissant et en s'incurvant jusque sous le pont qui se trouve à son extrémité ; en 1837, ce bassin fut divisé en deux par un mur faisant barrage et retenant les eaux dans le creux de la Fontaine ; sous le pont précité, une forte digue, datant de l'époque romaine, termine le bassin.

A la sortie de ce bassin, par-dessus la digue romaine, les eaux s'écoulent souterrainement dans un Nymphée, imité de celui que les Romains avaient élevé au même endroit, puis débouchent, toujours souterrainement, dans un bassin carré, d'où partent deux grands canaux, elles arrivent dans deux grands bassins, réunis entre eux par un canal analogue aux précédents. Toutes les eaux de la Fontaine réunies dans le grand bassin s'écoulent vers la ville par un canal identique aux précédents, aboutissant devant le Square Antonin ; là, elles disparaissent dans un aqueduc souterrain, qui traverse toute la ville et ne réapparaissent au jour qu'au boulevard Natoire, derrière l'usine à gaz, d'où elles vont, à travers la plaine de Nîmes, se jeter dans le Vistre.

Bassin d'alimentation de la Fontaine de Nimes



Dessin de Jules Igolin, 1941

L'origine des eaux de notre Fontaine a été longtemps ignorée ; si, aujourd'hui encore, il n'est pas rare d'entendre dire que la Fontaine est une dérivation du Gardon, tous ceux qui l'ont étudiée sont d'accord pour situer et limiter son bassin d'alimentation. Le Fontaine de Nimes est alimentée par les eaux pluviales qui tombent sur les collines voisines de Nimes, comprises entre la route de Sauve, la route d'Anduze, le Bois de Mitau et la colline de la Tour Magne et limitée aux bassins d'alimentation du Cadereau de Mirabel, ou de Vacqueyrolles, et du Cadereau du Payrel, ou de la route d'Alès.

Au XVIII^e siècle, l'ingénieur Guiraud, qui présenta un projet d'aménagement de la source de Nimes, avait reconnu la relation qui existe entre la Fontaine et le Creux de Mouléry, dont nous parlerons plus loin, et voici ce qu'il écrivait, en 1745, à ce sujet : « *La Fontaine de Nimes est située au pied d'une Montagne faisant face au Midi, sur le derrière de laquelle il y a un vallon qui la contourne en partie entre le couchant et le nord, où est située une métairie vulgairement appelée « Mas de Mouléry » ; dans le plus bas-fond il y a une concavité qui répand dans un vivier, qu'on avait construit pour les contenir, les eaux qui remontaient jusque là. On reconnut, dans la suite, que c'était précisément par là que la source se serait perdue, puisque, depuis que le bassin a été mis dans son ancien niveau, il n'y a plus une goutte d'eau dans ce vivier, ni même dans les puits circonvoisins.* »

Pour rendre plus compréhensible cette citation, disons qu'à cette époque les eaux de la source s'écoulaient difficilement, mais semblaient regorger dans le Creux de Mouléry ; et, qu'après avoir nettoyé le bassin et abaissé le point d'écoulement de ses eaux, on vit aussitôt le Creux de Mouléry se vider : il y avait donc une certaine relation entre la source et ce dernier.

En 1802, voici ce qu'écrivait M. Vincens dans son ouvrage : « *Topographie de Nimes et de ses environs* » : « *La chaîne de collines au pied de laquelle sourd la Fontaine de Nimes renferme des grottes et des cavités qui sont les réservoirs de la source. Ces concentrations paraissent s'étendre à plus de six milles, et communiquer entre elles. C'est vraisemblablement à cette disposition qu'est due l'abondance de la Fontaine ; elle réunit toutes les eaux de ces bassins naturels, qui formeraient autant de petites sources particulières, s'il n'existait aucune communication entre eux, et s'ils n'avaient un écoulement commun.* »

Par l'idée de ces grottes et cavités formant réservoirs, M. Vincens avait deviné en partie le mécanisme des eaux souterraines de la Fontaine de Nimes qui a fait l'objet d'une longue étude de M. Torcapel, complétée par M. Mazauric :

« *Le vallon de Vacqueyrolles, a écrit M. Torcapel, commence au mas Vanel et s'étend au nord de la route de Sauve, jusque tout près de la Fontaine. C'est là que nous trouvons une nappe d'eau souterraine, en rapport direct avec l'écoulement de la source autrefois consacrée au dieu Nemausus.*

Ce vallon est formé par un synclinal des calcaires cruasiens qu'enveloppent des calcaires marneux de l'Hauterivien supérieur.

Les eaux pluviales que reçoit ce pli synclinal s'infiltrant rapidement dans les calcaires ; mais elles sont bientôt arrêtées par les couches marneuses de l'Hauterivien supérieur, en sorte qu'il y a sous ce vallon, une grande nappe aquifère qui constitue, suivant nous, le bassin d'alimentation de la Fontaine. Ce bassin n'est d'ailleurs pas limité à l'affleurement des calcaires cruasiens. Les calcaires supérieurs de l'Hauterivien en font également partie parce que ces calcaires étant propres à emmagasiner les eaux, les calcaires cruasiens très perméables, qui y sont enfoncés comme une sorte de coin, agissent sur eux à la façon d'un drain puissant qui en soutire les eaux peu à peu. Ainsi le volume des eaux emmagasinées se trouve notablement augmenté et, de plus, leur écoulement se maintient plus longtemps que si les calcaires cruasiens, dans lesquels les eaux filtrent très rapidement, contribuait seuls à l'alimenter.

La belle source du domaine de Vacqueyrolles (environ un litre 1/2 par seconde) est un de ces écoulements qui se font latéralement à travers ces calcaires marneux de l'Hauterivien supérieur.

De Vacqueyrolles jusqu'à Nimes, le fond du réservoir s'abaisse pour se relever ensuite, mais il reste toujours à un-niveau bien inférieur à celui du déversoir de la Fontaines. Quant aux bords de la cuvette, ils se maintiennent à une altitude bien supérieure à ce même déversoir ; et ce n'est qu'au débouché du vallon du Cadereau d'Alès, qu'il se présente, dans les couches imperméables. une échancrure par laquelle les eaux peuvent trouver un écoulement.

Ce n'est donc que du côté de Nimes que les eaux qui se ramassent dans le synclinal de Vacqueyrolles peuvent s'écouler. Si cette sorte de gouttière naturelle se prolongeait indéfiniment vers l'est, les eaux continueraient à en suivre le fond et la source de la Fontaine n'existerait pas. Mais le synclinal est tranché, au débouché du vallon, et aux abords mêmes du gouffre, par une faille qui interrompt la continuité des couches et contre les tranches de celles-ci se sont déposées les marnes subapennines. Ces marnes constituent un barrage étanche que les eaux ne peuvent franchir. Elles sont donc forcées de s'élever dans les fentes et les crevasses des calcaires cruasiens jusqu'à ce qu'elles trouvent un orifice favorable à leur écoulement au jour. C'est ainsi qu'elles atteignent le niveau du gouffre de la Fontaine qui est le point le plus bas par lequel elles puissent

Edition www.nemausensis.com, 2016 - Page 4/47

s'écouler ; car son altitude est inférieure à celle du lit du Cadereau. Au moment des grandes pluies, l'eau afflue par les fentes et les vides des calcaires ; le niveau de la nappe souterraine s'élève rapidement. Il se produit une charge sur les conduits d'écoulement : nous voyons, alors les eaux sortir avec impétuosité et jaillir, en quelque sorte, dans le bassin de la source.

Mais les crevasses, les cavités souterraines qui constituent le réservoir sont bientôt vidées, ou à peu près ; et, dans la sécheresse, n'est plus alimenté que par les eaux contenues dans les fissures les plus fines, et par les écoulements provenant des calcaires marneux qui constituent, comme nous l'avons dit, l'enveloppe du réservoir.

Il doit, du reste, exister d'autres orifices d'écoulement et il doit se perdre beaucoup d'eau, par d'autres crevasses ou fissures souterraines, car le débit de la Fontaine devrait, sans cela, être plus considérable, eu égard à l'étendue du bassin qui l'alimente.

La surface du bassin de Vacquerolles est de 1.440 hectares la hauteur d'eau qui tombe à Nîmes étant en moyenne de 0.60 par an, le volume d'eau qui tombe annuellement sur le bassin d'alimentation est de 8.640.000 mètres cubes. En en défalquant un tiers, pour tenir compte de l'évaporation et l'écoulement superficiel, il reste, pour la quantité d'eau qui s'infiltré dans le sol, 5.760.000 mètres cubes.

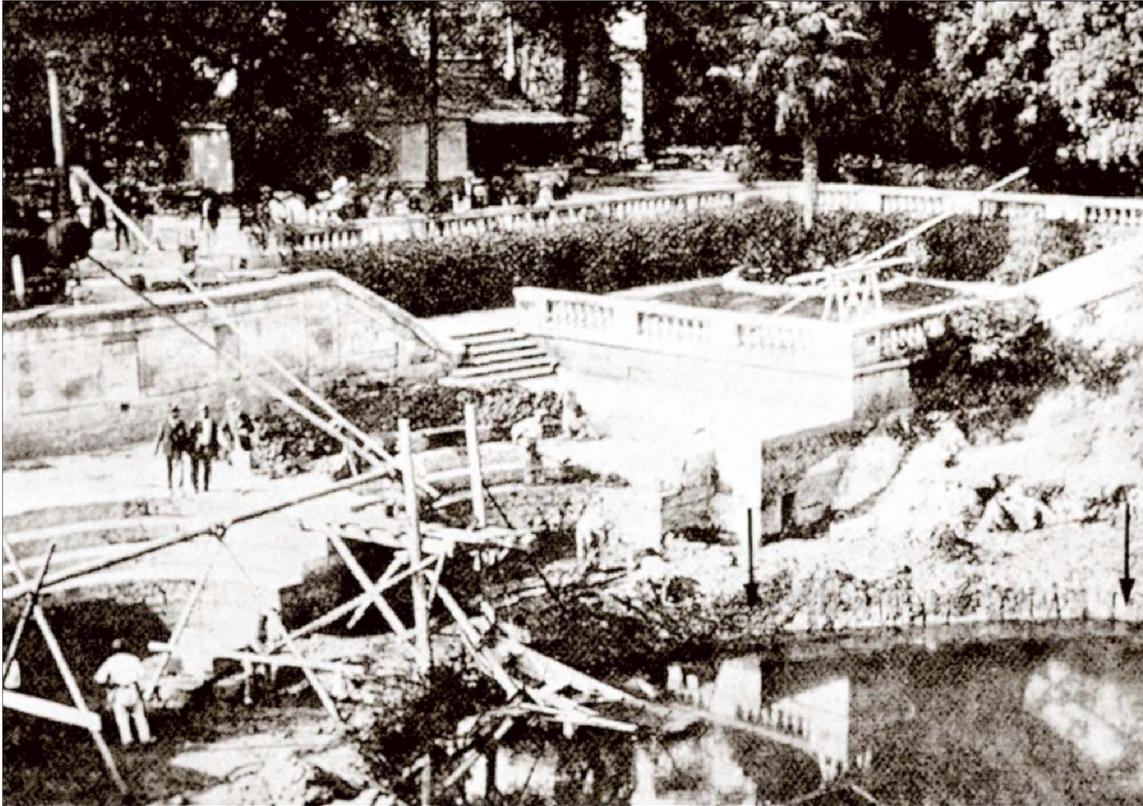
D'après les expériences faites à diverses époques, le débit de la Fontaine ne serait que de 1.576.000 mètres cubes par an ; en doublant ce chiffre pour tenir compte des débits exceptionnels qui se produisent à la suite des orages, on est bien loin des 5.760.000 Mètres cubes que les pluies fournissent annuellement au bassin d'alimentation. Ainsi se confirme l'opinion générale que toute l'eau qui s'accumule dans ce bassin, ne sort pas par le gouffre de la Fontaine et qu'il doit exister d'autres issues souterraines, comme, par exemple, la source du domaine de Vacqueyrolles, citée plus haut...

Les eaux provenant du Cadereau d'Alès, a encore écrit M. Torcapel, peuvent contribuer en partie à l'alimentation de la Fontaine ; à partir du viaduc du chemin de fer sur une longueur de un kilomètre, ce torrent coule sur des calcaires très perméables, et il n'est pas douteux qu'à partir de ce point jusqu'au pont de la route de Sauve, une partie de ses eaux ne s'infiltrerent dans ces calcaires pour se joindre à la nappe générale. C'est à cette infiltration que serait due la couleur jaunâtre des eaux de la Fontaine après les orages, la partie supérieure du bassin du Cadereau d'Alès étant très-marneuse. »

Cette dernière hypothèse, suivant laquelle les eaux du Cadereau d'Alès contribueraient à l'alimentation de la Fontaine a été vérifiée et confirmée par M. Mazauric à la suite d'explorations souterraines.

En 1900, en effet, M. Mazauric, secondé par M. Marcelin, Conservateur du Musée d'Histoire Naturelle ; explora, derrière la Tour Magne, plusieurs avens situés à droite de la route d'Alès, dans le lit du Cadereau et la carrière au pied de laquelle le torrent coule à pic ; dans l'un d'eux dont l'ouverture est au sommet de la carrière, profond de trente mètres, M. Mazauric découvrit un ruisseau coulant vers la Fontaine, malheureusement une nappe d'eau formant siphon à une centaine de mètres du point de départ ne permit pas de poursuivre plus loin l'exploration souterraine.

L'aven de la Fontaine de Nîmes. L'exploration de M. Mazauric en 1906.



Les eaux qui alimentent le creux de la Fontaine ne débouchent pas directement de la montagne dans le bassin proprement dit, mais dans un « *aven* », situé ,au nord-ouest de celui-ci, et dont il n'est séparé que par une masse rocheuse de quelques mètres d'épaisseur seulement. L'*aven* et le creux de la Fontaine communiquent entre eux par une galerie souterraine, ou siphon, qui, partant de l'*aven*, amène les eaux dans le bassin qui s'offre à notre vue, et où on les voit bouillonner à l'époque des fortes crues.

Cet *aven* a été exploré en 1839, au cours d'une longue période de sécheresse par le capitaine Bernard qui en a dressé divers plans ; ceux-ci sont exposés tout en haut de l'escalier de notre Muséum d'Histoire Naturelle ; ils ont du être accompagnés d'un rapport écrit, malheureusement pour nous, il nous a été impossible de retrouver ce dernier dans les différentes archives de notre ville, et c'est dommage... car ...peut-être aurions-nous trouvé là des renseignements précieux pour notre « *Etude sur la Fontaine de Nîmes* ».

En 1906, M. Mazauric, Conservateur de nos Musées, profitant, lui aussi, d'une période de sécheresse, qui avait fait baisser les eaux de la Fontaine jusqu'à près de trois mètres au dessous du niveau de la plateforme des hémicycles, explora les 21, 22 et 25 août l'*aven* déjà visité en 1839 par le capitaine Bernard.

A la suite de son exploration, M. Mazauric devait publier le résultat de ses recherches, malheureusement, il n'a écrit là-dessus, à notre connaissance, qu'un article paru dans le journal « *Le Petit Méridional* », le 6 septembre 1906, et que le plus grand des hasards a mis sous nos yeux. Cet article est des plus intéressants et, comme il est pour ainsi dire inédit, ou tout au moins ignoré, nous le donnons ci-dessous en son entier.

« L'aven, a écrit M. Mazauric, dont l'ouverture est fermée par une dalle rectangulaire de 0.70 de long, sur 0m 50 environ de large, se trouve situé au nord-ouest du creux de la source, à environ 2m70 au-dessus du niveau de la plate-forme des hémicycles.

C'est une cheminée naturelle, jadis creusée de bas en haut par le tourbillonnement des eaux souterraines. La partie supérieure a été entourée de murs sur une hauteur de 1 mètre environ.

A une profondeur de 2m50, la voûte s'élargit dans tous les sens, formant une sorte de cloche ou de dôme qui surmonte un profond bassin, dont le niveau suit les fluctuations de la source elle-même.

Nous avons effectué trois descentes au fond du puits naturel. La première eut seulement pour but de reconnaître l'intérieur de l'aven et de régler les dispositions à prendre pour opérer le plus commodément possible, sur une surface liquide, qui ne permet de prendre pied nulle part. Le moyen le plus pratique nous parut celui même qu'avait adopté le capitaine Bernard.

Comment on descendit : Nous nous procurâmes une échelle, longue de quatre mètres, sur les barreaux de laquelle nous fixâmes une planche de même dimension. Nous eûmes ainsi une sorte de radeau que nous descendîmes à la surface de l'eau et dont les extrémités furent maintenues à l'extérieur par des cibles.

Ces dispositions prises, la deuxième descente eut lieu le lendemain 22 août.

Nos observations ont eu pour but : 1° de déterminer l'épaisseur de la masse liquide ; 2° de retrouver la communication avec l'extérieur ; 3° d'étudier les diverses fissures de la masse rocheuse.

Le niveau extérieur de la source se trouvait à la base du barrage ou batardeau construit en 1837, ce qui correspond, dans l'aven, à un abaissement de 4m70 au-dessous de l'orifice et de 2m20 environ du grand dôme intérieur.

A la surface de l'eau, la salle offrait une forme circulaire un peu allongée dont les diamètres étaient : du Nord-Est au Sud-Ouest, 6m50, et du Nord-Ouest au Sud-Est, 5m20 environ.

Les sondages : Nos sondages, concordant avec ceux du Capitaine Bernard, nous ont donné pour toute la salle une profondeur d'eau variant de 2m70 à 4m50, le maximum se trouvant à peu près au centre ; mais en jetant la sonde le long de la paroi orientale, nous constatâmes une brusque dénivellation de plusieurs mètres ; ici le fond accuse une épaisseur d'eau de 8 à 11m50 ; nous remarquâmes en même temps que la paroi latérale s'arrêtait de ce côté à 1m50 environ au-dessous du niveau de l'eau formant, vers le Sud-Est, un vide énorme qui n'est autre qu'une deuxième salle Inférieure entièrement remplie d'eau.

La lueur mystérieuse : C'est dans cette -salle que nous aperçûmes fort nettement le rayon lumineux déjà signalé par M. Valz, au commencement du siècle dernier ; c'est de là que part, en effet, la galerie qui aboutit au creux de la source. Cette galerie doit être assez large si l'on en juge par l'étendue de l'espace éclairé. A ce propos, il est bon de connaître que le meilleur moment pour observer cette mystérieuse lueur verdâtre est le matin de 7 à 8 heures, lorsque le soleil éclaire directement l'entrée de la galerie au fond du creux. A partir de midi, la lueur s'éteint peu à peu.

Les fissures dressées : La galerie est loin d'être horizontale ; les sondages comparés du creux et de la salle inférieure accusent une différence de 5 mètres dans l'épaisseur de la nappe, la pente dirigée vers l'intérieur.

L'aven est traversé dans toute sa longueur par une grande fissure ou diaclase, dirigée Nord-Est. Sud-Ouest, qui doit avoir joué un grand rôle dans la formation de la grotte. Parallèlement à celle-ci, une deuxième fissure s'observe à une distance de 1m50 environ vers l'Ouest ; elle montre, comme la première, une série de petites excavations arrondies, creusées de bas en haut par le tourbillonnement des eaux.

Vers le haut de la salle, on observe même des traces d'écoulement des eaux pluviales.

A l'Est de la grotte, une troisième diaclase de même direction paraît avoir déterminé la formation de la caverne inférieure. Aucune des fissures observées ne nous a paru de nature à attirer vers d'autres points une partie des eaux de la source ; s'il y a des pertes, elles se produisent beaucoup plus en amont, dans des galeries actuellement impraticables.

Le couloir par où entrent les eaux : En ce qui concerne le couloir par lequel les eaux pénètrent dans l'aven, nous n'avons pu recueillir, ce jour-là, aucune indication précise. Le mouvement de la surface étant à peu près nul, les flotteurs n'accusent qu'un très vague remous. Pour avoir des données plus certaines, il faudrait profiter d'un moment de forte crue ; le débit alors formidable, la masse liquide toute entière se trouve agitée et, par suite, il doit être relativement facile de se rendre compte de la direction du courant.

Afin de permettre le nettoyage complet des abords de la source, la municipalité avait fait installer une machine à vapeur qui, dans l'espace de deux jours produisit un abaissement de niveau de 1m20 environ ; nous profitâmes de la circonstance pour effectuer une troisième descente, le samedi 25 août. A ce moment, la voûte de la grotte inférieure était presque à fleur d'eau, nous avons pu lancer la sonde un peu plus loin et obtenir un mètre de profondeur en plus.

Ce point paraît bien indiquer le plus bas niveau de la source. En prenant comme base supérieure le niveau de la plus haute marche des hémicycles, on peut donc affirmer que la profondeur totale du gouffre de la Fontaine atteint quinze mètres environ.

Une galerie et des arches : Vers l'ouest de l'aven, l'abaissement du niveau avait mis presque à découvert la partie supérieure d'une petite galerie qui doit se prolonger assez avant dans la montagne. Immédiatement au-dessous de celle-ci, et à moins d'un mètre de profondeur, on voit se dessiner sous l'eau l'ouverture d'une arche, large de deux à trois mètres et haute de deux mètres.

Tout fait présumer que les eaux souterraines, ou tout au moins une partie des eaux, pénètrent dans l'aven par cette galerie ; des paquets de cordes, lancés de ce côté, se sont trouvés constamment refoulés vers l'Est. C'est bien d'ailleurs de ce côté que le capitaine Bernard indique l'arrivée du courant. Si jamais on baissait le niveau de quatre mètres de plus, la galerie que nous avons pressentie se trouverait certainement à découvert, et peut-être pourrait-on la remonter pendant longtemps encore.

La galerie au sud de l'aven : Profitant du niveau exceptionnel des eaux, nous avons tenu à explorer la galerie Rey, située quelques mètres au Sud de l'Aven. Le capitaine Bernard

Edition www.nemausensis.com, 2016 - Page 8/47

ayant signalé des pertes se produisant dans cette direction, il était nécessaire de se rendre compte de leur importance et de l'influence qu'elles pouvaient avoir sur le débit de notre fontaine à l'étiage.

Cette galerie n'est point naturelle. Elle fut creusée, vers 1820 probablement dans un but de recherche. La direction générale est S.-N. et deux ou trois mètres de rochers seulement la séparent à son extrémité du précédent aven. Fermée hermétiquement depuis de nombreuses années, elle constitue comme une fosse où pendent de nombreuses racines d'arbres et où l'air est devenu irrespirable : la bougie s'y éteint instantanément et ce n'est qu'à la fin de la journée que nous avons pu l'explorer sommairement.

Nous sommes d'ailleurs absolument à sec et nous n'y avons relevé aucune trace de séjour des eaux, tout au plus reçoit-elle par une fissure de la voûte, au fond les eaux emmenées pendant les fortes pluies. Rien à craindre de ce côté pour le débit de la source.

Conclusions : Au point de vue pratique, les explorations nous permettent d'affirmer qu'il n'y a aucune crainte à éprouver du côté de l'aven, au sujet d'une diminution possible du débit de la Fontaine en été.

Nous le répétons, s'il y a des pertes à redouter, elles se produisent un peu plus en amont du parcours souterrain, dans la masse rocheuse fissurée, qui sépare le Cadereau du Chemin d'Alès de la Source elle-même. Pourra-t-on jamais pénétrer jusque là ?

Un abaissement complet du creux de la source pourrait seul nous donner la clef du mystère.

Au point de vue purement spéculatif, les cavernes que nous avons explorées ne manquent pas d'intérêt. Elles démontrent clairement, ce dont on se doutait bien, qu'il s'agit ici d'une véritable rivière souterraine, une source de fond, comme disent les spéléologues, et non une nappe d'eau analogue, par exemple, à celle qui existe sous la plaine du Vistre.

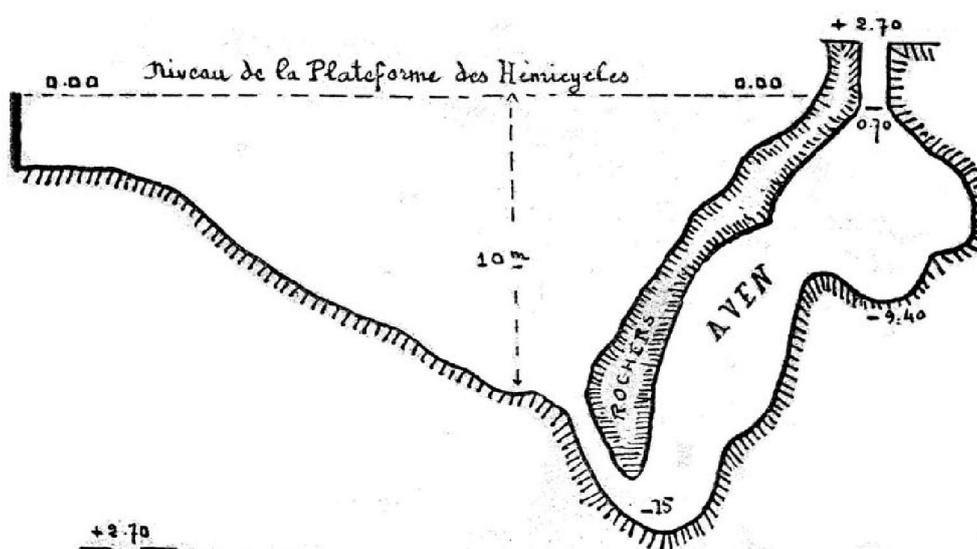
Les eaux viennent du côté de l'ouest, dans la direction du Cadereau.

Nous démontrerons, dans un travail d'ensemble qu'il est facile de retrouver par là la trace de leur passage.

En terminant, il est bon d'observer que si jamais on se décide à faire descendre des scaphandriers pour effectuer des recherches au fond du gouffre, il conviendra d'opérer, non seulement dans le creux de la source, mais surtout dans la grotte intérieure où l'on observera le maximum de profondeur.

A ce moment, l'aven que nous venons d'explorer pourra rendre de réels services...»

Coupes de l'Aven et du Bassin établies d'après la relation de
 M^r Bazauric « Schéma »



Coupe montrant l'arrivée des Eaux dans l'Aven

Nota. Le fond de l'Aven n'a jamais été exploré. Il peut se faire qu'il y ait d'autres conduites d'amenée des Eaux que les deux figurées ci-contre.

Relations entre l'aven et le Creux de la Fontaine.

En temps ordinaire, la galerie ou siphon reliant l'aven :au creux de la source est assez grand, ou de dimensions. suffisantes, pour laisser écouler dans celui-ci toutes les eaux .que reçoit l'aven ; celles-ci arrivent alors dans le bassin tout naturellement, sans pression aucune, et l'on ne voit aucune ride troubler la surface de ce dernier ; mais lors des fortes crues il n'en est pas ainsi : on voit alors les eaux arriver dans le bassin en bouillonnant et leur bouillonnement est d'autant plus fort que la crue est plus grande. Ce phénomène prouve que les eaux sortent sous pression de l'aven, tout simplement parce que la galerie d'arrivée, ou le siphon est trop petite pour débiter toute l'eau de l'aven qui se présente à elle à l'intérieur de celui-ci.

Les eaux ne pouvant s'écouler librement forcent dans l'aven et les galeries d'arrivée qui y aboutissent, en d'autres termes, les eaux refluent vers leurs sources.

Pour remédier à cet inconvénient, ou mieux à cet état de choses, le capitaine Bernard avait proposé d'ouvrir une tranchée dans la masse rocheuse, de peu d'épaisseur, qui sépare l'aven du bassin, à la hauteur des eaux moyennes : par cette tranchée aurait été débitée l'eau que le siphon ne pouvait écouler. Mais nous savons que lors des fortes crues l'ouverture de l'aqueduc souterrain qui s'ouvre devant le Square Antonin est tout juste suffisant pour, laisser passer l'eau qui y arrive de la Fontaine ; que surviendrait-il. si la tranchée du capitaine Bernard existait, c'est-à-dire si toutes les eaux reçues par l'aven s'écoulaient librement dans le bassin et les canaux ? Il est à présumer que l'ouverture de l'aqueduc précité étant insuffisante, les eaux refouleraient dans les canaux et, si ceux-ci ne pouvaient les contenir, elles déborderaient par dessus les parapets et risqueraient d'inonder la ville.

D'autre part, les tuyaux conduisant les eaux de la source aux fontaines publiques résisteraient-elles au surcroît de pression produit par un plus grand afflux d'eau dans ces mêmes tuyaux ? La chose n'est pas certaine.

Laissons donc les choses en leur état naturel, tel que la nature les a faites.

Le capitaine Bernard avait eu l'idée de la tranchée précitée à la suite des observations qu'il avait recueillies, en période de fortes crues, en comparant le niveau des eaux et dans l'aven et dans le creux de la Fontaine.

Dans un de ses manuscrits, conservé dans les archives de notre Bibliothèque Municipale, sous le numéro 494, il a consigné les renseignements suivants :

1° Le 6 décembre 1839, alors que le niveau des eaux dans l'aven était à la côte de 1m20 au dessus de la plate-forme des hémicycles, celui dans le creux de la Fontaine n'était que de 0m30, c'est-à-dire était à 0m90 au-dessous

2° Le 10 décembre, les eaux dans l'aven étant à la côte de 0m72 celles du bassin n'étaient qu'à la côte de 0m39, soit à 0m33 au-dessous ;

3° Le 12 décembre les eaux dans l'aven étant à la côte de 1m92 celles du bassin n'étaient qu'à la côte de 0m67, soit à 1m25 au-dessous ;

4° Le 19 décembre, les eaux dans l'aven étant à la côte de 2m40 celles du bassin n'étaient qu'à la côte de 0m90, Soit à 0m50 au-dessous.

Ces constatations prouvent ce que nous avons dit plus haut : qu'à l'époque des fortes crues le siphon de la Fontaine ne peut déborder toutes les eaux reçues par l'aven et que celles-ci forcent et dans l'aven et dans les galeries qui y aboutissent en d'autres termes, les eaux refluent vers leurs sources dans la montagne.

Origine et formation de la Fontaine de Nimes.

Pour résumer tout ce qui précède sur le bassin d'alimentation de la Fontaine et son aven et expliquer le mécanisme des eaux de notre source, voici nos conclusions :

1° La Fontaine de Nimes est, ce qu'on l'appelle en terme technique une « *résurgence* », c'est-à-dire l'apparition en surface d'une rivière souterraine parcourue par de l'eau en mouvement et sous pression circulant dans des conditions, irréguliers de forme et de pente.

2° Les eaux qui alimentent la Fontaine de Nimes proviennent des eaux pluviales qui tombent sur tout le vallon de Vacqueyrolles et le vallon de la route d'Alès depuis Nimes jusqu'aux environs de la route d'Anduze.

3° Toute la région définie ci-dessus est constituée par-des calcaires se présentant sous forme de couches plus ou moins puissantes, traversées par des fissures, des crevasses, des conduits en forme de boyaux irréguliers ; elle est remplie de cavernes et d'avens nombreux. Tout cet ensemble permet aux eaux pluviales de circuler et de s'écouler facilement au travers de la montagne.

4° Le calcaire qui compose cette région repose sur un fond d'assises marneuses imperméables, empêchant les eaux pluviales de le traverser et de s'infiltrer dans les profondeurs de la terre.

Ces eaux ne pouvant disparaître, circulent facilement sous-forme de-petits ruisselets d'abord, puis de ruisseaux, dans toute la montagne, grâce aux particularités de celle-ci, emplissant les cavités de toutes sortes qu'elles rencontrent, d'où elles débordent ensuite ou s'échappent par siphonnement pour former finalement une vraie rivière souterraine aboutissant au Creux de la Fontaine.

5° Lorsqu'il pleut, les eaux pluviales au lieu de ruisseler sur le sol. de s'écouler par les Cadereaux de Mirabel, au vallon de Vacqueyrolles, et du Payrel, au vallon de la route d'Alès, s'infiltrer dans la terre, y circulent, emplissent les cavités, puis viennent sourdre au creux de la Fontaine.

6° En période de pluies persistantes, ou d'orages, les eaux s'écoulent rapidement dans les cavités qu'elles remplissent et d'où elles débordent bientôt, ou s'écoulent par siphonnement jusqu'au creux de la Fontaine, dont le débit est alors des plus importants et peut atteindre son maximum. Les eaux en abondance, forcées dans leurs conduits arrivent dans l'aven sous une forte pression, d'où elles sortent, en bouillonnant dans le creux de la source.

7° Quand les pluies cessent, les réservoirs de la montagne se vident peu à peu sans jamais être à sec et continuent à alimenter la source de Nimes, dont le débit diminue lentement, mais n'est jamais tari.

8° S'il survient une pluie moyenne au bout de quelque temps de sécheresse, alors que les réservoirs de la montagne sont en partie vides, celle-ci ne produit souvent aucun effet sur la Fontaine, l'eau tombée servant au remplissage des dits réservoirs à l'aval.

9° La proximité du bassin d'alimentation, de la Fontaine du point de résurgence de celle-ci explique la rapidité avec laquelle se font sentir les effets des pluies qui tombent sur ce bassin au creux de la source.

Points d'eau en relation directe avec le creux de la Fontaine.

Il nous paraît intéressant de signaler ici qu'il existe, tout près de Nîmes, plusieurs points d'eau ou puits en relation directe avec le canal ou la rivière souterraine des eaux de la Fontaine ; en d'autres termes, la hauteur de l'eau dans ces puits varie suivant le débit de la source : en période de crue, l'eau monte dans ces puits en période de sécheresses leur niveau s'abaisse plus ou moins.

Le Creux de Mouléry : Le premier de ces puits se trouve dans la propriété de M. Colomb de Daunant, en face du Cimetière protestant ; il est constitué par une excavation naturelle en forme d'entonnoir appelée « *Creux de Mouléry* ».

Au fond de cette excavation et au pied d'un rocher à pic d'une dizaine de mètres de hauteur environ, se trouve une source dont le niveau est plus ou moins élevé suivant le débit de la Fontaine ; au moment des plus fortes crues, le niveau de cette source s'élève rapidement, parfois jusqu'à sept mètres au-dessus de son étiage ; l'eau forme alors une véritable nappe occupant tout le fond de l'entonnoir et s'étendant jusqu'à la margelle d'un puits artificiel situé à une quinzaine de mètres au pied du rocher. « *C'est ainsi que nous avons vu le Creux de Mouléry en novembre 1936, lors d'une forte crue de la Fontaine.* »

Le Puits de la Gaffone : Un autre de ces puits se trouve un peu plus éloigné que le précédent du creux de la Fontaine, dans une petite propriété à droite et en contre-bas du Chemin, de la Cigale et longeant le Cadereau de la Route d'Alès ; il est connu sous le nom de « *Puits de la Gaffone* », du nom de son ancien propriétaire, l'abbé Goiffon, l'historien des paroisses de Nîmes.

Quand la Fontaine grossit, le rocher auquel est adossé le puits suinte de toutes parts, un bruit sourd se fait entendre et le niveau de l'eau qu'il contient ne tarde pas à monter brusquement ; quelquefois, au moment des plus fortes crues, l'eau sort du puits par une ouverture pratiquée au pied de sa margelle et s'écoule dans le Cadereau voisin, de la route d'Alès, où elle débouche au Pont même de la Cigale.

Le puits situé dans le jardin portant le numéro 24 de la route d'Alès : Un troisième puits existait jadis dans le jardin de la maison portant le numéro 24 de la route d'Alès, (*la première maison à droite après le tournant du Chemin de la Cigale*). Ce puits, comblé depuis quelques années seulement jusqu'à un mètre au-dessous du sol, se trouve en contrebas du chemin qui borde, à l'Ouest, la propriété dans laquelle se trouve le Creux de Mouléry ; le niveau de l'eau de ce puits était en relation directe avec celui du bassin de la Fontaine et variait de la même façon que ce dernier ; l'eau y était très abondante et il a été comblé pour deux raisons : 1° parce que la maison à laquelle il appartient a été approvisionnée en eau du Rhône ; 2° parce que le propriétaire craignait toujours de tomber au fond du puits, celui-ci n'ayant pas de margelle.

Relations entre ces divers puits : Si on examine sur une carte à grande échelle, la position des trois puits précités, on constate qu'ils sont situés presque en. ligne droite, le dernier de ces puits se trouvant un peu au-dessus de la ligne qui joint le Puits de la Gaffone au Creux de Mouléry. Ce même puits se trouve à un peu plus de cent mètres de celui de la Gaffone, et à un peu moins de cent mètres du Creux de Mouléry ; il semble, en outre, se trouver sur le parcours du ruisseau souterrain découvert par M. Mazauric au fond de l'aven qu'il explora en 1900, et situé au haut de la carrière longeant le Cadereau, à droite de la route d'Alès.

Le Creux de Mouléry, le plus rapproché des puits précédents de la source de la Fontaine se trouve à environ 500 mètres de celle-ci ; l'aven exploré par M. Mazauric et précité se trouve à environ 500 mètres du puits du numéros 24 de la route d'Alès, et à 600 mètres, environ, du Creux de la Fontaine.

La particularité des puits précités, leur proximité les uns des autres, leur situation peu éloignée du Creux de la Fontaine, l'analogie qui existe entre la Fontaine de Nimes et la Fontaine de Vaucluse tout laisse supposer que tous les trois aboutissent à un immense réservoir les avoisinant, situé entre eux et la source de la Fontaine, et, sans doute, le dernier des réservoirs où vont aboutir finalement les eaux du bassin d'alimentation avant de se déverser dans l'aven du Jardin de la Fontaine.

Écoulement des Eaux de la Fontaine au cours des siècles passés



Enluminure de Ferdinand Pertus, années 1930 - Original, collection ville de Nîmes.

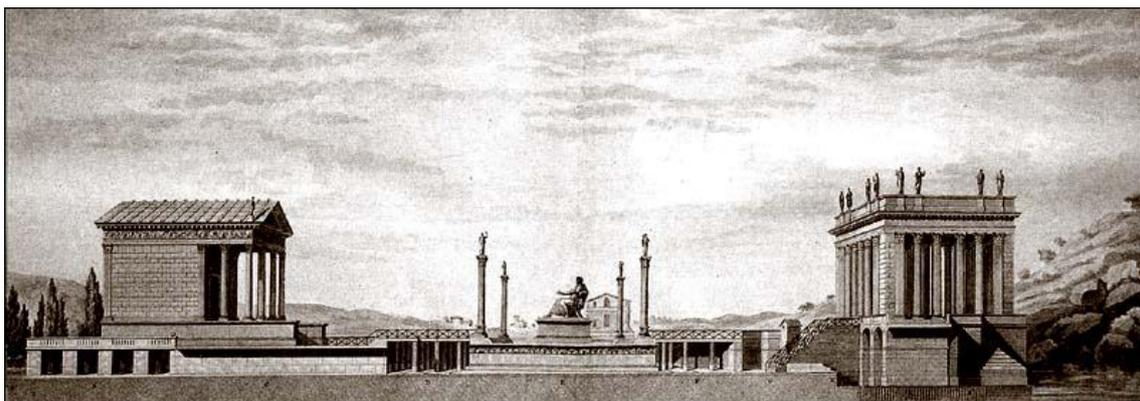
NDLR : Beau dessin de la source préromaine, mais pure imagination de l'auteur, les deux escaliers en demi cercle ont été réalisés par les romains.

A l'origine.

Aux temps préhistoriques, les eaux de la Fontaine devaient sortir naturellement de terre et se répandre dans la plaine de Nîmes, après avoir reçu, sans doute, celles provenant des Cadereaux du vallon de Vacqueyrolles (*Cadereau de Miribel*) et du vallon de la route d'Ales (*Cadereau du Playel*).

Toutes ces eaux réunies allaient ensuite grossir celles du Vistre, dont les origines sont vers Bezouze et Cabrières. Les abords de la source devaient alors être parsemés de marécages que devaient entretenir les crues périodiques de la Fontaine.

Sous l'occupation romaine.



Fontaine romaine vue par Clérissseau - Catalogue 1804 - Collection Philippe Ritter

Sous l'occupation romaine, la source fut utilisée pour l'alimentation et l'hygiène de la cité. De nombreux aqueducs souterrains conduisirent alors ses eaux à travers toute la ville. Ces égouts et aqueducs n'ont point encore complètement disparus du sous-sol nîmois et il n'est pas rare que le service de la voirie en mette à jour, particulièrement dans la partie ouest de Nîmes, comme par exemple celui de la rue de l'Aqueduc, à qui cette rue doit son nom.

L'historien Deyron, dans ses « *Antiquités de la Ville de Nîmes* », a signalé qu'il existait encore, en 1653, six grands aqueducs de l'époque romaine, certains ayant encore cinq à six dents toises de longueur, deux toises de largeur et une toise de hauteur. Parmi ces égouts, le plus connu et le plus important est la « *cloaca maxima* », le grand collecteur romain, qui devint plus tard l'Agau, et drainait la plus grande partie du trop plein des eaux de la source, qu'il déversait dans les fossés des fortifications, non loin de l'antique Porte d'Arles, la Porte-d'Auguste actuelle.

Un autre aqueduc, partant des environs du Pont de Vienne actuel, suivait le tracé jalonné de nos jars par les rues actuelles de Gaston Boissier, de l'Horloge, de Saint-Castor, la Place Belle Croix, la Grand'Rue, et déversait ses eaux dans les fossés des remparts à la Porte des Eaux, à l'entrée de la Rue des Greffes actuelle. Là, en effet, ont été trouvés des vestiges de cette porte et de cet aqueduc en 1357 (*Ménard, Tome II, preuves page 195*), en 1802 (*Topographie de Nîmes. Vincens, page 538*), et en 1849 (*Pelet*). Cet aqueduc, qui a subsisté longtemps était connu au Moyen-âge sous le nom de « *Rivus Cagantiolus* ».

Un troisième et grand aqueduc, dont le tracé n'a jamais pu être exactement déterminé, partait des environs de la source elle-même et se dirigeait du côté de l'amphithéâtre et de la Porte d'Espagne, la Porte de France actuelle.

Après la dévastation de Nîmes par Charles Martel. (de 737 au XIIIe siècle)

En compulsant l'« *Histoire du Château des Arènes* », par M. Mazauric, 1934, nous avons pu réunir les renseignements ci-après concernant l'écoulement des eaux de la Fontaine après la dévastation de Nîmes par Charles Martel au VIIIe siècle.

Après le funeste passage de Charles Martel en 737, tout l'espace situé à l'ouest des Arènes et les abords de la Fontaine avait été entièrement saccagé et aplani, formant ce qu'on a appelé, au Moyen-Age, le Champ de Mars.

La « *cloaca maxima* » et la plupart des anciens aqueducs ayant été plus ou moins obstrués par les ruines et les inondations périodiques, de la Fontaine, les eaux de la source ne tardèrent pas à divaguer à travers les rues, et les champs de décombres et finirent par transformer en une vaste prairie toute la partie orientale de la cité.

Et ce fut sans doute autant pour contenir les eaux que pour les faire servir à la défense de la ville, qu'on creusa les deux vallats ou fossés de l'ouest et du nord, formant un triangle avec la partie du rempart romain encore intact du côté de l'est.

Le fossé de l'ouest le plus intéressant des deux, est désigné dans nos anciens textes sous le nom de « *fossatus* » ou « *vallatus Campi Martii* ».

Aux abords de ce qui fut plus tard la Porte des Garrigues ou de Saint Antoine, il se divisa à son tour en deux branchés, qui faisaient le tour complet de l'Amphithéâtre et l'isolaient complètement de la ville et de la campagne.

La facilité avec laquelle on pouvait entrer ou sortir des Arènes au cours de l'occupation wisigothique (472-722), permet de penser qu'il n'y avait pas encore de fossé autour de l'amphithéâtre. Le fossé de l'Ouest ne fut jugé nécessaire qu'à l'époque franque et dut être aménagé au cours du Xe siècle.

Après le passage de Charles Martel, la ville réduite à l'état de bourgade ne put conserver son immense circonvallation de l'époque romaine. En attendant la construction d'une nouvelle enceinte de moindre étendue, ce qui fut l'œuvre des XIe et XIIe siècles, on se contenta de fortifier quelques points stratégiques, avec le restant des anciennes portes et tours de l'enceinte d'Auguste, et de créer ainsi un certain nombre de petites forteresses indépendantes susceptibles d'offrir un refuge momentané à la population.

Pendant tout le XIe siècle, il n'y eut en fait de travaux de défense que le fossé de l'Ouest du Champ de Mars qui contournait les Arènes et recevait ses eaux. Nous ne connaissons pas son tracé exact autour du monument, il est probable cependant qu'il venait déverser les eaux qui l'alimentaient dans l'ancien fossé extérieur du mur romain en un point voisin de la Vieille Porte des Arènes, non loin de l'endroit où s'éleva plus tard la « *Tour Vinatière* », et où l'on voit encore les traces du ruisseau de « *la Canal* », qui se rendait de ce point vers le Vistre de Nîmes, où il se déversait au Pont de la Servie, après avoir contourné l'Esplanade actuelle, l'ancien Pré aux Clercs, sur l'emplacement du Lycée de jeunes Filles actuel.

Quant au *Rivus Cagantiolus*, il aurait continué de couler souterrainement, tout comme autrefois.

Au Moyen-âge, après la construction de la nouvelle enceinte, jusqu'à la démolition de celle-ci (1789).

Après la dévastation de Nîmes par Charles Martel, avons-nous dit, la *Cloaca Maxima* et la plupart des anciens souterrains avaient été plus ou moins obstrués.

La *Cloaca Maxima*, ne pouvant plus s'écouler dans son aqueduc construit sous la Voie Domitienne elle-même, finit par ne plus passer au-dessous de celle-ci, mais par-dessus les dalles de la voie lui servant alors de radier, dès lors, elle coula à découvert au milieu de la Rue Nationale actuelle et prit dans la suite le nom de « *l'Agau* », celui-ci continua à déverser ses eaux dans les fossés des remparts à la Porte d'Auguste, l'antique Porte d'Arles, exactement là où se trouve aujourd'hui le Bar de la Porte d'Auguste.

La construction de l'enceinte du Moyen-âge, terminée en 1184, suivant M. Mazauric, ne changea rien à l'écoulement des eaux de la *Cloaca*, devenue *l'Agau* mais l'ancien « *Vallat de l'Ouest* » fut complètement remanié ou mieux remplacé par un large et profond fossé, longeant les remparts depuis le Square Antonin, actuel à la Porte d'Auguste.

Ainsi toutes les eaux, de la Fontaine se déversèrent dès lors dans les fossés des remparts. Dans ceux-ci, les unes et les autres, celles de *l'Agau* et celles du fossé ouest, se réunissaient au point le plus bas des fossés, c'est-à-dire dans l'espace compris entre la Porte d'Auguste et la Porte de la Couronne. Là, elles traversaient souterrainement le Boulevard Amiral Courbet actuel, puis réapparaissaient à découvert au quartier des Calquières sous la forme de trois petits ruisseaux.

- Le premier de ces ruisseaux, le plus important, apparaissait en un point situé sous le Colysée actuel.

- Le deuxième, en face de la Rue Poise actuelle et allait se déverser dans le précédent.

- Le troisième vers l'extrémité sud-est du Boulevard Amiral Courbet et suivait ensuite la direction de l'impasse et de la rue Randon actuel. Tous les trois allaient déboucher dans un bassin, muni d'une écluse, occupant l'emplacement de la Place de l'Ecluse actuelle.

Ce bassin réservoir avait été construit pour pouvoir maintenir dans les fossés des remparts la quantité d'eau nécessaire à la défense de la ville. Quand les eaux de la Fontaine étaient trop abondantes et leur niveau dans les fossés trop élevé, on ouvrait l'écluse pour en faire écouler le trop plein dans le Vistre de Nîmes (*nom donné au canal de la Fontaine ou à l'Agau à sa sortie de l'Ecluse*), quand, au contraire, les eaux étaient trop peu abondantes pour que leur niveau dans les fossés fut insuffisant, on fermait l'écluse et celles-ci, sans issue, se répandaient ou mieux s'accumulaient dans les dits fossés jusqu'à ce qu'elles aient atteint le niveau voulu. A quelle époque fut construit le bassin réservoir ? nous l'ignorons. A l'origine, l'eau était retenue dans les fossés entourant les remparts par des écluses aménagées là où le besoin s'en faisait sentir. Nous lisons, en effet, dans Ménard (Tome I, pages 181 et 193) « *qu'en 1358, le conseil de ville ordonna qu'on remplirait, les fossés d'eau et qu'on retiendrait celle-ci avec soin...* », puis que les fossés ayant été remplis d'eau, celles-ci y seraient retenues par de nouvelles écluses. Il semble bien d'après cela que l'eau était alors, retenue dans les fossés par des écluses établies dans ceux-ci.

En 1527, nous lisons encore dans Ménard (*Tome IV, page 107*) pour mettre mieux la ville en état de défense, on fit remplir d'eau tous les fossés qui étaient autour des remparts, après quoi on ferma les écluses. Quelles écluses ? dirons-nous, celles des fossés ou du bassin réservoir ? Peut-être bien celles de ce dernier.

Que devint au cours de cette longue période le *Rivus Cagantiolus* ? Au Moyen-âge, il donna son nom à une rue de Nîmes, la Rue Caguensol, dont l'étymologie ne rappelle rien de bien odoriférant, et qui a disparu lors de la création des nouvelles rues de Nîmes, vers la fin du XIXe siècle. Il a dû subsister longtemps et finir par s'obstruer complètement, on pourrait certainement en retrouver encore des traces dans le sous-sol de la ville.

Aménagement de la Fontaine au XVIIIe siècle.

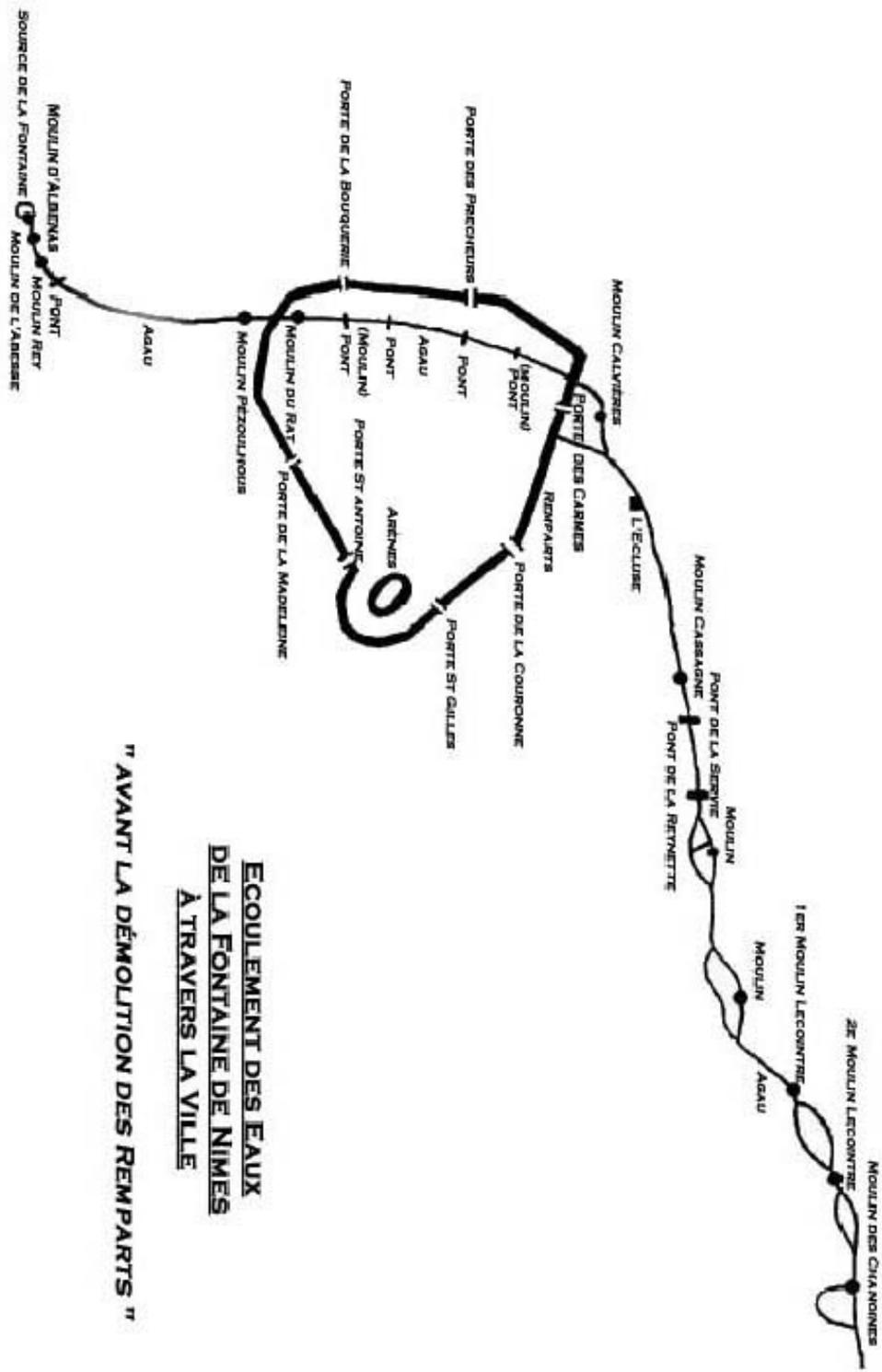
Au commencement du XVIIIe siècle, le problème, de l'alimentation en eau, tant pour les besoins de la population que pour ceux de l'industrie, devint une des principales préoccupations de la municipalité d'alors.

Il serait superflu de rappeler ici, à ce sujet, les expériences entreprises à la Fontaine par l'ingénieur Clapié, en 1719, les rapports des consuls, en 1725, l'adresse du Corps des Marchands et des Fabricants de Nîmes au Gouverneur de la Province de Languedoc, les premiers travaux exécutés en 1731, etc...etc... Qu'il nous suffise de dire qu'au cours des travaux entrepris on trouva les constructions de la plupart des monuments romains qui entouraient la Source de Némausus et qu'on put ainsi reconstituer l'aspect de la Fontaine à l'époque romaine.

L'aménagement de la Fontaine, terminé en 1753, changea complètement les alentours de la source, on démolit trois vieux moulins qui se trouvaient l'un entre la source et le Nymphée, *l'ancien Moulin de l'Abesse*, le deuxième, un peu en aval du Nymphée et sur sa droite, *l'ancien Moulin d'Albenas*, le troisième enfin, à environ 80 mètres du précédent, *l'ancien Moulin Cavanhac ou Rey*.

Cet aménagement modifia complètement le cours du ruisseau de la Fontaine de la source au Square Antonin actuel, on rétablit le bassin de la source tel qu'il était à l'époque romaine, on reconstruisit le Nymphée à peu près tel qu'il était à l'origine, on créa le bassin situé actuellement en aval du Nymphée, les grands canaux et les deux grands, bassins dans lesquels se déverse les eaux des dits canaux, le canal enfin qui aboutit au Square Antonin, où les eaux de la Fontaine disparaissent sous terre, en un mot, on aménagea la Fontaine telle que nous la voyons encore aujourd'hui. Mais rien ne, fut changé à l'écoulement des eaux par, l'Agau et les fossés des remparts.

En 1781, la création des rues Roussy et Monjardin amena la construction d'un quai le long de la partie du canal de la Fontaine, occupée actuellement par l'Avenue Carnot, ce quai prit le nom de Quai Roussy, du nom du propriétaire qui avait cédé le terrain pour la création des rues précitées.



**ECOLEMENT DES EAUX
DE LA FONTAINE DE NIMES
À TRAVERS LA VILLE**

" AVANT LA DÉMOLITION DES REMPARTS "

Dessin de Jules Igolin - Mémoires de l'Académie de Nîmes 1939 à 1941, page 78

Après la démolition des remparts du Moyen-âge.

Après la démolition des remparts du Moyen-âge, au cours de la Révolution de 1789, les fossés ayant disparu, les eaux de la Fontaine ne s'écoulèrent plus que par l'Agau, qui continua à couler à découvert à travers la ville du Square Antonin à la Porte d'Auguste.

Ce ne fut qu'en 1832 qu'il fut recouvert en partie, de la Place du Château à la Rue des Lombards.

Au cours des travaux entrepris à cet effet, on découvrit, tout au long de la partie à recouvrir, à un mètre au-dessus du fond du lit de l'Agau, un pavé construit en grandes dalles de Roquemaillère, ayant 3 mètres de longueur, 0m70 à 0m80 de large sur 0m25 à 0m30 d'épaisseur, généralement taillées en forme de trapèze et juxtaposées de manière à ne permettre aucune infiltration à travers leurs joints.

Au-dessous de ces dalles, assises dans un ciment très dur de chaux et de sable, épais de 0m30, il s'est trouvé un aqueduc demi-circulaire dont les voussoirs avaient 0m40 de haut, il était construit avec beaucoup de soins en pierres dures, sa largeur était de 2m50 sur une hauteur de 1m48, il était pavé de grandes pierres de taille pareilles à celles qui le recouvraient.

On remarquait sur les dalles découvertes des traces assez profondes de roues, éloignées entre elles de 1m47, largeur prise au milieu des deux ornières.

L'aqueduc qu'on venait ainsi de découvrir n'était autre que la « *Cloaca Maxima* » de l'époque romaine, aménagé sous la Voie Domitienne.

Certaines dalles formant le pavé de cette voie étaient percées d'un trou rond qui communiquait à l'égout placé au-dessous, ces trous avaient 0m40 de large, ils servaient probablement de passage aux esclaves chargés de nettoyer cet égout, tous les quarante mètres il existait un de ces trous.

De 10 mètres en 10 mètres, il y avait aussi, des deux côtés de la voie, des trous carrés de 0m20 pour l'écoulement des eaux de la rue dans l'aqueduc, aucun d'eux ne portait des traces de scellement d'une grille.

En 1831, à la suite d'une épidémie de choléra, la municipalité fit couvrir les deux petits ruisseaux signalés plus haut, au quartier des Calquières, allant déverser leurs eaux dans le bassin de la Place de l'Ecluse.

En 1836, le troisième ruisseau partant de l'extrémité sud est du Boulevard Amiral Courbet et suivant le trajet jalonné par l'impasse et la Rue Randon, fut comblé à son tour.

En 1876, l'Agau fut recouvert de la Rue des Lombards au Square Antonin.

Depuis lors, les eaux de la Fontaine de Nîmes s'écoulent souterrainement à travers la ville depuis le Square Antonin à la Porte d'Auguste, comme à l'époque romaine, sous la Rue Nationale, l'antique Voie Domitienne, qui allait de la Porte d'Auguste au forum.

En 1881, l'Agau qui coulait encore à découvert au Quai Roussy, fut recouvert et on put ainsi créer la belle Avenue Carnot actuelle.

Aujourd'hui, les eaux de la Fontaine, coulent souterrainement du Square Antonin au Boulevard Natoire, de là, à travers la plaine de Nîmes, elles vont se jeter dans le Vistre, à 500 mètres environ au Sud Ouest du Moulin Gazay.

Pour compléter cette étude sur l'écoulement des eaux de la Fontaine, nous signalerons que M. Mazauric, dans son « Histoire du Château des Arènes » a écrit :

« *A l'époque carolingienne, tout le quartier situé entre la Grand'Rue actuelle et le Boulevard Amiral Courbet n'était qu'un immense terrain nivelé que les eaux de la Fontaine* »
Edition www.nemausensis.com, 2016 - Page 21/47

avaient transformé en une vaste prairie. Il était arrosé par un canal à ciel ouvert qui portait, au XVIIe siècle, le nom de « grun » et se détachait de l'Agau à hauteur de la Rue des Lombards, traversait la Rue des Ecluses, la Place Belle-Croix et venait se perdre dans le fossé du rempart. »

Sur ce canal, et au milieu de la Place Belle-Croix, se trouvait un pont pour le franchir, appelé « *Pont Garidel* », dont nous trouvons le nom « *supra pontem Garidelli* », dans un règlement de 1270, cité par Ménard (*Histoire de Nîmes, Tome I, preuves, page 93*).

Quant à la Rue des Écluses, citée par M. Mazauric, nous n'avons pu l'authentifier, au cours de nos recherches sur le Vieux-Nîmes. Ne serait-elle pas la Rue des Esclafidoux ? la Rue Xavier Sigalon actuelle ?

Le mot « *esclafidoux* » est en effet un vieux nom signifiant en langage vulgaire « *ouverture par laquelle s'écoulait l'eau d'un bief de moulin* » - « *esclafitador molendini* » c'est-à-dire, suivant Ménard (*Tome 1. Glossaire page 240*), l'endroit d'un moulin à eau où la chute et la fuite des eaux. Entre le mot écluse et le mot esclafidou il semble que la différence n'est pas bien grande, d'autre part, la situation de la Rue des Ecluses, de M. Mazauric et celle des Esclafidoux paraissent convenir aussi bien l'une que l'autre au passage du *grun*, c'est pourquoi nous pensons que la Rue des Ecluses précitée pourrait très bien être la Rue Xavier Sigalon actuelle.

Au sujet du *grun*, il semble qu'il faut voir en lui, la trace de l'égout qui traversait la Grand'Rue en son milieu, de la Place Belle-Croix à la Place de la Salamandre et qui fut recouvert en 1744 seulement. Suivant Ménard (*Tome VI., page 593*) « *la Grand'Rue se trouvait alors extrêmement défigurée et embarrassée vers le milieu par un aqueduc ou égout extérieur où s'écoulaient les eaux et les immondices de tout le quartier. Cet égout faisait de cette rue la plus large de la ville la plus étroite et la plus incommode, dangereuse même pour les voitures.* »

Débit des eaux.

Dans la séance de l'Académie de Nîmes du 18 décembre 1823, M. Valz présenta un rapport sur le jaugeage des eaux de la Fontaine. De ce rapport, nous avons extrait les renseignements ci-après :

En 1719, année d'extrême sécheresse, on décida d'établir des fontaines publiques, mais une déplorable fatalité a empêché l'exécution d'un tel projet. (Ce ne fut qu'en 1820 que les premières fontaines publiques furent établies dans Nîmes).

Le jaugeage qui fut alors exécuté paraît trop défectueux pour qu'on puisse s'y fier ; il est fixé par une insuffisante et inconnue égale à 76 pouces de fontainier ($76 \times 20 = 1.520$ mètres cubes par 24 heures). Le bassin de la source était alors comblé en partie par les ruines et les dépôts.

En 1730, la source paraissait diminuer et les eaux manquaient souvent.

En 1738, pendant l'été, on recreusa le bassin et les eaux revinrent avec une assez grande abondance.

En 1739, un jaugeage de cette année donna 150 pouces ($150 \times 20 = 3.000$ mètres cubes par 24 heures), qu'on a réduit ensuite à 28 ($28 \times 20 = 560$ mètres cubes par 24 heures), sans motifs bien valables.

En 1745, une autre mesure fut exécutée authentiquement avec plus de soins et d'exactitude. Malgré cela, cependant le produit en a été diversement évalué, d'abord par celui qui la vit à 160 pouces ($160 \times 20 = 3.200$ mètres cubes en 24 heures), et d'autres à 388 pouces ($388 \times 20 = 7.760$ mètres cubes par 24 heures), tandis qu'il devait être de 260 pouces ($260 \times 20 = 5.200$ mètres cubes par 24 heures).

Des mesures plus récentes sur lesquelles il n'a pas des notions détaillées, donnèrent, pour une moyenne de 8 années, 145 pouces ($145 \times 20 = 2.900$ mètres cubes par 24 heures) et 100 pouces ($100 \times 20 = 2.000$ mètres cubes par 24 heures) pour la plus faible en 1782.

M. Valz annonce que deux méthodes ont été employées pour les mesures prises cette année, celle des capacités contenues, et celle des orifices comme les plus exactes et les moins sujettes à incertitude. La sécheresse avait été extrême, la quantité de pluie tombée n'ayant été que le 1/3 de ce qu'elle est ordinairement, et depuis trois mois, il n'avait pas plu lorsque le jaugeage fut exécuté. Le bassin de la source était entièrement plein jusqu'à la hauteur de 1m30 au-dessus du pavé des bains. On eut d'abord un produit de 29 pieds 7 pouces de fontainier, auquel il faut ajouter les diverses déperditions et filtrations apparentes mesurées en divers lieux s'élevant ensemble à 16 pouces qui donne pour le produit total de la source à cette époque 45 pouces d'eau pris au niveau le plus élevé *avvue* l'étiage des eaux puisse atteindre, puisqu'elles cessaient de couler au-dessus de ce point.

Il parut convenable à la Commission de répéter la mesure au niveau le plus bas possible, mais la pluie survenue obligea de recommencer cette détermination afin que les deux manières pussent offrir une comparaison plus rigoureuse. La première, en effet, avait augmenté de beaucoup par la pluie et fut trouvée de 59 pouces d'eau ($59 \times 20 = 1.180$ mètres cubes par 24 heures).
Edition www.nemausensis.com, 2016 - Page 23/47

mètres cubes par 24 heures), et celle prise 1m30 plus bas offrant un excédent d'un tiers sur l'autre mesure. Une augmentation aussi considérable devait naturellement engager à chercher à profiter autant que possible et c'est ce que propose en effet notre rapport à la Commission.

Enfin le rapport est terminé par l'évaluation des plus grandes crues de notre Fontaine qui fournit un volume d'eau à peu près égal au 1/4 de celui qui donne ordinairement la Seine à Paris, et par l'indication de quelques légères améliorations à faire, aux nouvelles constructions qui ont diminué le débouché des eaux et peuvent modifier le régime du courant sur des crues extraordinaires.

Dans sa « *Topographie de Nimes* », M. Vincens a écrit « *Dans son état actuel, c'est-à-dire pendant une grande partie de l'année, la Fontaine fournit 230 pouces d'eau, soit 3 mètres cubes 512, 3.666 centimètres cubes par seconde ; mais cette quantité diminue considérablement dès le printemps lorsqu'il n'est pas pluvieux, et après les longues sécheresses de l'été, elle se trouve alors réduite à 145 pouces, soit 2 mètres cubes 867.274 centimètres cubes par seconde : c'est du moins le terme commun des nombreuses observations que nous avons faites chaque année, dans le mois d'avril. depuis 1770 jusqu'en 1788 inclusivement* »

Torcapel, dans son étude sur le bassin d'alimentation de la Fontaine de Nimes, fixe le débit annuel de la Fontaine à 1.576.000 mètres cubes, soit environ 3 mètres cubes par seconde.

M. Picard, dans son étude sur « *Nimes autrefois, aujourd'hui.* » donne comme débit de la Fontaine une moyenne de 230 pouces par 24 heures, soit 3 mètres cubes par seconde.

Des expériences faites par M. Dumas Louis le débit de la Fontaine serait de 3.600 mètres cubes par jour en moyenne (1).

Comme conclusion de ces dernières données, il semble qu'on peut fixer en chiffres ronds à 3 mètres cubes par seconde le débit moyen de la Source de la Fontaine, en temps ordinaire.

(1) *Bulletin de la Société de Sciences Naturelles de Nimes. La Fontaine a débité du 1er Janvier au 31 Décembre 1894, 10.667.673 m3. et du 1er Janvier au 31 Décembre 1895, 24.829.472 m3.*

Débit et Analyse des Eaux de la Fontaine

On a calculé bien des fois au cours du XVIIIe siècle, particulièrement, le débit des eaux de la Fontaine, mais les résultats obtenus sont si variables qu'on ne peut guère en tenir compte.

Le premier M. Vincens, déjà cité, semble avoir étudié de près le débit de notre source et donné des renseignements assez précis à ce sujet. Voici ce qu'il a écrit dans sa « *Topographie de Nimes* » :

« *Dans son état actuel, c'est-à-dire : pendant une grande partie de l'année, la Fontaine fournit 230 pouces d'eau, soit : 3 mètres cubes 512.366 par seconde ; mais cette quantité diminue considérablement dès le printemps lorsqu'il n'est pas pluvieux, et, après les longues sécheresses de l'été, elle se trouve alors réduite à 145 pouces, soit 2 mètres cubes 867.274 par seconde : c'est du moins le terme commun des nombreuses*

observations que nous avons; faites chaque année, dans le mois d'avril, depuis 1770 jusqu'à 1788 inclusivement.»

M. Torcapel, dans son étude précitée, fixe le débit annuel de la Fontaine à 1.576.000 mètres cubes, soit environ 3 mètres cubes par seconde.

D'autre part, M. Picart dans son étude sur « *Nimes autrefois, aujourd'hui* », donne comme débit de la Fontaine, une Moyenne de 230 pouces par 24 heures, soit 3 mètres cubes 030 par seconde.

Comme conclusion des données ci-dessus, on peut fixer en chiffres ronds à 3 mètres cubes par seconde le débit moyen de notre source, en temps ordinaire.

Les eaux de là Fontaine de Nimes ont toujours eu une réputation de pureté.

Au quatrième siècle, le poète Ausone en a vanté la limpidité. Dans ses « *Villes Célèbres* », en parlant de la source de Bordeaux, sa ville natale, de Divone, la source de Cahors, d'Opone, la source thermale de Padoue, de Nemausus, la source de Nimes, et de Timavo, la source du golfe de Trieste, il a écrit :

Salve urbis genius
Divona Celtarum lingua fons addite Divis.
Non Aponus potu, vitrea non luce Nemausus
Prurior aequorae non plenior amne Timavus.

ce qu'on peut traduire :

je te salue, fontaine, génie tutélaire de la Ville (de Bordeaux)
Divone, que la langue celtique met au rang des dieux
Aponus, n'offre pas une boisson plus pure.
Nemausus, un cristal plus limpide.
Timavus, une source plus abondante.

Rulman a écrit à ce sujet (*Manuscrit N° 174. Bibliothèque Municipale*) :

« Les eaux de Nimes sont les meilleures de toute la Province. Elles ont toutes les qualités requises par Gallien aux eaux desquelles il recherche la perfection. La Fontaine incomparable qui a toujours coulé par la transpiration et concours des montagnes supérieures voisines... a le soleil levant ; ses eaux sont insipides et délicieuses au goût. Les fébricitants se trouvent soulagés en buvant à petits traits souvent réitérés de cette eau dérivée en petites parcelles à certains endroits et à l'entour despurée dans le sable granuleux qui l'entourne. »

De son côté, M. Vincens a écrit :

« La limpidité des eaux de la Fontaine de Nimes était célèbre dans l'antiquité... Quelquefois cependant, quoique rarement, ces eaux deviennent, dans les crues, troubles et jaunâtres par le mélange d'un sable argileux, micacé, semblable au banc considérable qu'on trouve au pied de la colline où elles coulent, et qu'elles ont peut-être formé.

Nos eaux ne sont pas seulement limpides, elles sont de plus très vives, d'une légèreté et d'une pureté remarquables ; telles ne forment ni dépôt ni incrustation : l'analyse n'y démontre que de faibles parcelles de terre et quelques sels marins (muriates) terreux, à peine sensibles. Leur température est constante, à la source, et à trois toises de profondeur, elle est de + 11 degrés dans toutes les saisons de l'année : des plus grands froids aux plus fortes chaleurs, la différence, près de la surface, ne va pas au-delà de 1 degré ; aussi, quelle que soit la rigueur du froid, ces eaux ne se gèlent pas, même à plus de 600 toises de leur origine...»

Et voici l'analyse qu'il donne de ces eaux :

Pesanteur spécifique	1.001 Gr 48
Température à 3 toises de profondeur	13°75
Air	Indéterminé
Gaz acide carbonique	1 gr. 10 variable
Magnésie	0,20
Terre calcaire	1 25
Silice	0.04
Muriate calcaire	0.60
Muriate magnésien	0.26
Sulfate de chaux	0.00
Alumine	0.00

« Nous n'avons pas déterminé, ajoute M. Vincens, la quantité d'air atmosphérique que contiennent ces eaux ; celle d'acide aérien (gaz acide carbonique) est très variable dans les différentes saisons de l'année ; elle est plus considérable dans l'été pendant les basses eaux, époque où il se décompose dans le bassin de la Fontaine une plus grande quantité de végétaux ; on obtient également alors beaucoup de mucilage, plus de magnésie et une quantité sensible d'alumine. »

La Fontaine à l'époque des plus grandes sécheresses et des plus-grandes crues.

La Fontaine de Nimes présente des aspects bien différents suivant qu'on est en période de sécheresse ou de grandes pluies et ses débits extrêmes, que nous n'avons malheureusement pu trouver quelque part, sont très éloignés l'un de l'autre.

En temps ordinaire, l'eau sort du creux de la source sans la moindre ride à sa surface ; mais au moment des fortes crues, l'eau jaillit en bouillonnant, d'une façon irrégulière et intermittente, laissant deviner au spectateur attentif et averti de son origine combien elle a dû forcer dans ses conduits souterrains pour apparaître ainsi à sa sortie de terre. Nous avons dit plus haut que la Fontaine de Nimes était une Fontaine de Vaucluse en miniature, les phénomènes ci-dessus sont en effet ceux qu'on observe à Vaucluse, toutes proportions gardées.

L'Histoire nous a conservé le souvenir de quelques années de grande sécheresse parmi lesquelles nous citerons les détails ci-après, tirés de l'Histoire de Ménard :

Le 12 avril 1362, à la suite d'une longue période de sécheresse, on fit à Nimes une procession solennelle pour demander à Dieu de la pluie. La sécheresse des campagnes était si extrême qu'il ne fallait rien moins que le secours du ciel. Pour y remédier. La procession sortit de la ville et alla faire. Une station en un quartier appelé « *Les trois Fontaines* » précédée de deux jongleurs ou ménétriers qui jouaient de la cornemuse et du cornet. Les huit consuls y assistèrent, portant chacun un flambeau....

On fit une autre procession pour la pluie le 16 de ce mois d'avril. Celle-ci alla, de même que la précédente, hors la ville, mais la station se fit à l'église de Saint Baudile même. Outre les deux ménétriers qui la précédaient, il y avait encore un trompette. Les flambeaux que les huit consuls portaient étaient chargés d'écussons peints aux armes de la Ville...

En 1377, on fit nettoyer la source et les canaux remplis de vase et de décombres, ce n'avait pas été fait depuis plus de 900 ans.

En 1659 il fit à Nîmes une sécheresse dont aucun homme vivant n'avait vu d'exemple. Elle dura la plus grande partie de l'été et se prolongea jusqu'au 8 janvier 1660. Les consuls furent obligés de faire garder la Fontaine par deux hommes, nuit et jour, pour empêcher qu'on n'y lavât le linge. (*Le Rhône, dit-on, prit jusqu'à deux toises d'épaisseur et les mulets de voiture marchaient sur la glace de ce fleuve*).

En 1666, les eaux de la Fontaine avaient tellement baissé que les lavandières et les blanchisseuses étaient obligées de laver leurs lessives et leurs linges dans le bassin même de la Fontaine. Pour remédier à cet inconvénient la municipalité délibéra de construire un lavoir entre le mur d'enceinte de la source et l'écluse du moulin du viguier d'Albenas.

En 1719, il régna à Nîmes, durant l'été, une sécheresse extrême qui fit tarir tous les puits des particuliers...

On fit nettoyer le bassin de la Fontaine et baisser le canal par où sortent les eaux pour qu'en donnant pari là plus de pente ; elles coulissent plus abondamment. Le débit de la Fontaine s'abaissa jusqu'à 76 pouces (*soit un peu plus de un mètre cube par seconde*).

En 1822, durant six mois consécutifs aucune goutte d'eau, n'étant tombée sur Nîmes, l'administration municipale fut obligée de faire charrier l'eau de la Fontaine dans des tonneaux pour assurer les besoins de la ville.



*Gravure représentant la Fontaine de Nîmes en 1837,
avec l'installation d'une pompe avec machine à vapeur et sa cheminée.
Collection Musée du Vieux Nîmes*

En 1837, afin de tirer un plus grand rendement des eaux de la source en période de sécheresse, la municipalité entreprit les divers travaux ci-après :
Edition www.nemausensis.com, 2016 - Page 27/47

1. la construction d'un mur bâtardeau divisant en deux le bassin de la source pour mieux y retenir les eaux à leur, sortie de terre (*c'est le mur qu'on voit encore par-dessus lequel se déversent les eaux dans le deuxième bassin précédant le pont romain*) ;
2. la construction, tout à côté de la source et dans le rocher, d'un puits prolongé souterrainement par une galerie allant aboutir au-dessous du bassin lui-même.
3. l'installation d'une machine à vapeur et de pompes destinées à puiser de l'eau dans le puits précité après percement du fond du bassin jusqu'à la galerie souterraine.

Le 14 septembre 1839, on fit fonctionner durant toute la journée et jusqu'à huit heures du soir les pompes avec une telle activité, qu'on vida le bassin de la Fontaine. Voici comment le docteur Teissier, l'auteur de nombreux travaux sur les eaux de Nîmes, dépeint l'aspect de la source :

« Le bassin de la Fontaine, presque à sec, était triste à voir ; cette immense coupe rocheuse vidée, ce qui n'était jamais arrivé, on n'apercevait un peu d'eau qu'à la gorge du siphon renversé par lequel la source arrive de la montagne ; et ce disque liquide complètement noir par l'effet de la profondeur et des ombres des rochers qui le surmontaient, n'avait pas plus de six mètres de circonférence, on le voyait à peine à 8 ou 10 mètres de profondeur. Le bassin plein de vase, de pierres et de mousse, ressemblait à l'écluse d'un moulin qu'on vient de mettre à sec. »

Rappelons que quelques jours auparavant, le capitaine-Bernard avait exploré l'aven situé à côté de la source et dont nous avons parlé plus haut.

En 1845, la municipalité renonça à utiliser les pompes pour puiser de l'eau dans, le creux de la Fontaine et fit supprimer toute l'installation établie autour de la source en 1837.

En 1850, à la suite de la sécheresse, la source ne pouvant plus alimenter les fontaines publiques de la ville, l'administration municipale fit installer une pompe à la source même et publier l'avis suivant : *« les personnes qui désirent faire des approvisionnements pour transporter de l'eau à domicile au moyen de tonneaux, devront se munir d'une autorisation du maire. »*

Une seule fois, au cours de cette année, le niveau des eaux atteignit les hémicycles, mais, par contre, du 27 juillet au 21 septembre, du 9 octobre au 26 novembre et du 6 décembre au 6 janvier 1851, les eaux se maintinrent à plus d'un mètre au-dessous des hémicycles.

L'année suivante, la sécheresse fut encore plus grande ; durant neuf mois consécutifs les eaux de la source restèrent au-dessous des hémicycles et en novembre leur débit fut inférieur à 60 pouces. Le manque d'eau dans Nîmes obligeant la population à aller ailleurs laver le linge, l'administration des chemins de fer, pour faciliter l'exode des lavandières et des blanchisseuses, fit publier l'avis suivant : *« vu le manque d'eau dans les canaux et les lavoirs publics, les personnes qui voudront aller laver au Vidourle seront transportées ainsi que leurs fardeaux de linge, de Nîmes à la station de Gallargues au prix de 0,50 aller et retour. »*

Après l'évocation de ces années de sécheresse, voici quelques unes des principales crues de la Fontaine :

Le 29 avril 1399, il y eut un si grand débordement d'eau par les pluies que la ville en fut presque couverte et inondée.

La rapidité des eaux abattit des pans de mur considérables en divers endroits des murailles et des fossés de la ville. L'épouvante générale se mit parmi les habitants. Ils

crurent toucher au moment de se voir engloutis par les eaux. L'inondation diminua cependant peu à peu et le danger disparut aussi bientôt. Alors les consuls ordonnèrent une procession générale qui se fit le 4 septembre...

En 1403, les pluies et le débordement des eaux firent un dégât et un ravage considérables dans le pays. On s'en ressentit à Nîmes si fortement que la consternation était générale. Aussi ne manqua-t-on pas d'y implorer le secours du ciel, et de demander à Dieu la cessation de ces longues pluies, qui ne pouvaient manquer de jeter le peuple dans une famine cruelle. L'évêque, le clergé et les consuls de cette ville ordonnèrent, de concert, une procession générale, qui se fit avec beaucoup de solennité. On y porta l'image de la Vierge. Les consuls s'y trouvèrent, portant chacun un flambeau, et ayant avec eux la bannière de la ville, qui était accompagnée de joueurs d'instruments. Les confréries et les chefs de corps de métiers y assistèrent aussi avec leurs bannières.

La même année le Pont de la Couronne fut en partie emporté par les eaux et deux de ses arches durent être remplacées.

Le 9 septembre 1557, il tomba une si grande quantité d'eau à Nîmes, mêlée de grêle et d'éclairs, depuis deux heures après-midi jusqu'à huit heures du soir, que la ville fut inondée. L'impétuosité des eaux qui venaient à grands flots du chemin de Sauve et des collines au N.-O. de Nîmes, démolit les murailles de la ville en divers endroits. Le Moulin situé dans les fossés de la Porte de la Madeleine fut abattu ainsi que la tour attenante à cette porte et le pont. Les eaux montèrent jusqu'à six pieds par-dessus le rez-de-chaussée dans la cour du Collège, dont le pavé était cependant plus élevé que le niveau de la rue.

Le 23 septembre, un vrai déluge tomba sur Nîmes de sept heures du matin à deux heures du soir. La Fontaine déborda furieusement et remplit la ville d'eau. Si le treillis de fer placé sous le Pont de la Porte de la Couronne, bouché par les immondices, n'eut rompu et dégorgé les eaux par dessus dans les fossés, tout le quartier compris entre la Couronne, le Collège, le Chapitre et les Carmes, qui est le plus bas de la ville, eut été submergé.

En 1763, une forte crue de la Fontaine fit monter les eaux jusqu'à un mètre 80 au-dessus des hémicycles.

Les Eaux de la Source et les Fontaines publiques.

Avant que Nîmes ne fut approvisionnée en eau potable par les eaux puisées sur les bords du Rhône, près de Comps, on utilisait guère que celles des puits, puits particuliers et puits publics comme le puits Couchoux, le puits de la Grande Table, le puits de Corcomaire, pour ne citer que les plus connus.

A diverses reprises, on essaya d'utiliser les eaux de la Fontaine pour l'alimentation de Nîmes, mais toujours sans succès ; et il fallut arriver au commencement du XIXe siècle pour doter notre ville de fontaines publiques dont l'eau fut puisée à la source de Nemausus.

En 1719, l'ingénieur Clapier ayant démontré que la source de Nîmes était assez élevée pour alimenter la ville, on songea à établir des fontaines publiques, mais comme pour cela il fallait prélever une partie de l'eau nécessaire aux besoins des lavoirs, des fabriques, des usines, etc., on ne tarda pas à renoncer à tout projet à ce sujet.

En 1774, à la suite d'un concours ouvert par l'Académie Royale de Nîmes ayant pour objet : « *Indiquer le moyen le plus simple et le moins dispendieux d'avoir des fontaines dans l'intérieur de Nîmes* », M. Angrave, inspecteur des Ponts et Chaussées, présenta un « *Mémoire* » dans lequel il confirmait les opinions de l'ingénieur Clapier sur la facilité de conduire l'eau de la Fontaine dans l'intérieur de la ville ; mais il objectait en même temps « *qu'en dérivant une partie de ces eaux pour les fontaines publiques, on diminuait d'autant la quantité d'eau, déjà trop faible, pour les besoins de l'industrie et des lavoirs publics.* » Il préconisait cependant l'érection de deux fontaines publiques dans Nîmes. Ce projet, comme le précédent n'eut aucune suite.

En 1819, M. Cavalier, procureur-général près la Cour impériale, ayant été nommé Maire de Nîmes, entreprit de doter la ville de fontaines publiques.

Après avoir remarqué que les eaux des lavoirs publics allaient se perdre dans le Vistre sans qu'on en tirât d'autre parti, il se demanda si ces eaux ne pourraient pas servir, encore pour les besoins des teinturiers utilisant les eaux de l'Agau pour leur industrie. Ceux-ci consultés ayant reconnu qu'ils pourraient sans grand inconvénient utiliser ces eaux, M. Cavalier songea alors à soustraire pour l'alimentation publique une partie des eaux de la fontaine et de remplacer, celle-ci dans l'Agau, en y déversant celles des lavoirs.

Telle fut l'origine du projet de M. Cavalier pour doter Nîmes de fontaines publiques, de fontaines jaillissantes, comme on disait alors.

Après bien des démarches, M. Cavalier finit par traiter, en 1824, la construction de onze fontaines, au prix de 122.000 francs ; mais des motifs personnels l'ayant obligé à se démettre de ses fonctions de maire, il ne put réaliser lui-même son projet, qui fut continué et exécuté par son successeur, M. de Chastellier.

En mars 1826, la première fontaine publique fut inaugurée sur la place Saint-Charles ; trois ans après Nîmes comptait trente-cinq fontaines et quarante-six en 1842.

Depuis, le nombre des fontaines publiques a bien varié ; après avoir atteint le chiffre de cinquante-six à une certaine époque, il est de trente-quatre actuellement.

Les eaux de nos fontaines publiques, puisées dans le creux de la Fontaine, sont reçues après filtrage dans un puits aménagé sous le pont situé entre le bassin et le Nymphée, c'est-à-dire sous l'ancien pont romain ; de là, elles sont dirigées par des canalisations souterraines, vers les diverses fontaines publiques.

Signalons que la Fontaine Pradier fut inaugurée en 1847 ? **(a)** ; elle a été jadis alimentée par les eaux de la Fontaine concurremment avec celles du Rhône ; aujourd'hui, seules les eaux venues de Comps continuent à la desservir. **(b)**

NDLR

(a) La réception des travaux se fit avec un certain appareil, le 8 septembre 1850, mais l'inauguration solennelle ne devait avoir lieu que plus tard, le 1er juin 1851.

(b) Depuis de nombreuses années, le circuit d'eau de la Fontaine Pradier est en circuit fermé.

Utilisation des Eaux de la Fontaine dans leur traversée de la Ville. Leurs inconvénients.

Les eaux de la Fontaine s'écoulant à travers la ville ou le long des remparts furent de tout temps utilisées par l'industrie soit pour actionner de nombreux moulins, soit pour le lavage des matières premières employées par la bonneterie.

Lorsque les fortifications eurent été démolies et que les fossés entourant les remparts eurent disparu, les eaux de la Fontaine ne s'écoulèrent plus que par l'Agau.

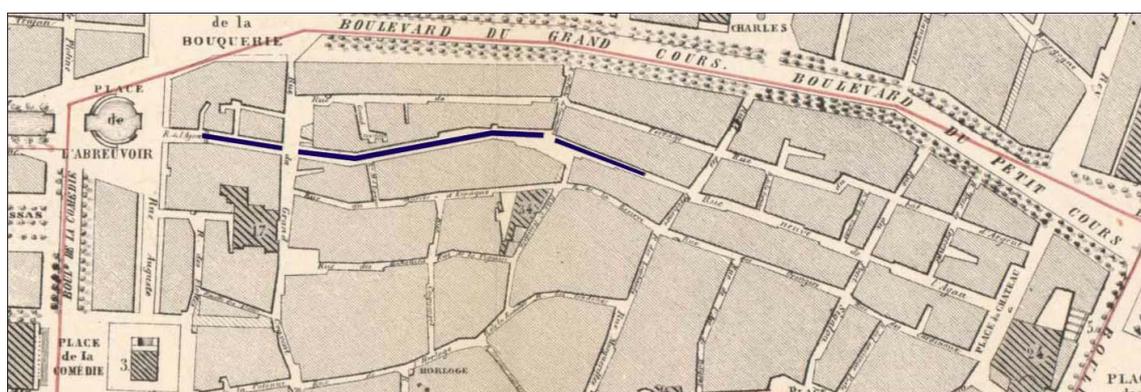
Rien de plus curieux alors que cette traversée de la ville par ces eaux. L'Agau, plus ou moins canalisé, mais coulant toujours à découvert, occupait toute la largeur de la rue, à l'exception d'un étroit sentier aménagé de chaque côté le long des maisons, utilisé comme lavoir, on venait y tremper au sortir des chaudières, les laines, les soies et les cotons encore fumants utilisés par la bonneterie si florissante à Nîmes au cours des derniers siècles. Comme il fallait ensuite faire sécher toutes ces matières, rien n'était plus facile et plus simple que de les suspendre sur place en forme d'écheveaux de toutes couleurs au travers de la rue, au-dessus de la tête des passants. Mais le trempage et le séchage de tous ces cotons, laines ou soies, ne se faisaient pas sans que les murs bordant l'Agau ne fussent tachés d'indigo, de pourpre, de vermillon, ajoutant ainsi une originalité de plus à ce coin de Nîmes.

Ainsi, l'Agau aux eaux chargées de matières colorantes de toutes sortes, les étroits sentiers courant le long des murs barbouillés de diverses couleurs, les mille écheveaux multicolores suspendus au-dessus du canal, tout contribuait à donner à la rue Nationale d'alors une physionomie étrange faite de pittoresque et de curiosité.

Mais si les eaux de la Fontaine concouraient ainsi à la prospérité de Nîmes, elles n'en étaient pas moins une cause de grande insalubrité, de danger public permanent. Coulant à découvert, à travers la ville, ou croupissant souvent dans des fossés larges et profonds et couverts de vase, elles recevaient les eaux sales des lavoirs, des moulins à huile, des égouts, des vinasses des brûleurs et toutes sortes d'immondices, constituaient un vrai danger pour l'hygiène et contribuaient à faire de Nîmes une des villes des plus insalubres que la peste avait bien des fois éprouvée.

Le canal de l'Agau, mal entretenu, mal pavé, ne permettait l'écoulement des eaux qu'avec lenteur en temps ordinaire, ce qui rendait son voisinage malsain, ne pouvant les contenir toutes en temps de forte crue, il débordait alors, inondant les rues voisines, empêchant les eaux des égouts de s'écouler, lesquelles, pénétraient dans l'intérieur des maisons et y entretenaient une humidité permanente des plus dangereuses.

Cette insalubrité de notre ville dura jusqu'à la Révolution de 1789 et ne disparut complètement que lorsque l'Agau eut été recouvert entièrement, vers la fin du XIXe siècle.



**Écoulement à découvert de l'Agau en 1849.
Extrait du plan de Liotard père et fils - Collection Archives Municipales.**

Les moulins actionnés par les eaux de la fontaine

Les eaux de la Fontaine ont été utilisées de tout temps pour actionner de nombreux moulins de toutes sortes, tant sur le canal ou l'Agau, que sur les fossés des fortifications. Du creux de la Fontaine aux abords de Caissargues, a écrit le Docteur Puech, dans « *Nîmes en 1596* », on comptait quinze moulins à eau, et sur les hauteurs de « *Puech-Jusieu* » et des « *Trois Fonts* », autant de moulins à vent.

Ceux-ci suppléaient ceux-là lorsque les basses eaux entraînaient le chômage ; c'était là un fait si ordinaire, que tous ceux qui exerçaient la profession de meunier s'attachaient à avoir à leur dévotion, les deux modes de mouture...»

Le nombre de ces moulins permet de supposer qu'autre, fois les eaux de la Fontaine étaient beaucoup plus abondantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Certains de ces moulins sont connus depuis le Xe siècle ; d'autres ont porté un nom qui n'a guère varié au cours des siècles ; d'autres enfin ont changé si souvent de propriétaire, et partant de nom, que des confusions se produisent quand on veut les authentifier, c'est-à-dire les distinguer.

Les Moulins situés hors de l'enceinte de la Ville, entre la Source et le Square Antonin actuel.

Entre la source de la Fontaine et les remparts de la ville, il a existé jadis quatre moulins à blé. Le quatrième de ces moulins est connu sous le nom de Moulin Pezouilloux, d'après nos différentes archives. L'historien Ménard, au tome V, de son Histoire de Nîmes, page 50 et suivantes, situe ce moulin à l'intérieur de la ville après lui, M. E. Germer Durand, dans son Dictionnaire topographique, p. 146, 147 ; et dans son Cartulaire de Notre Dame, p. 319 ; M. François Germer Durand, dans « *Promenade d'un curieux* », Pages 89, 90 ; et Albin Michel, dans « *Nîmes et ses Rues* », ont commis la même erreur.

Cette erreur est signalée par M. Joseph Simon, dans son « *Histoire des juifs à Nîmes* », parue dans la Revue ; « *Nemausa* », tome II, 1884-1885, au sujet des « *Bains des juives* ».

Pareille erreur nous ayant paru anormale, nous avons voulu la vérifier, ce que nous avons fait en consultant attentivement divers documents de nos différentes archives, particulièrement certains de la Série G. 190 et 195 aux Archives départementales. L'erreur signalée par M. Simon est exacte, nous en donnerons des preuves au sujet du Moulin Pezouilloux.

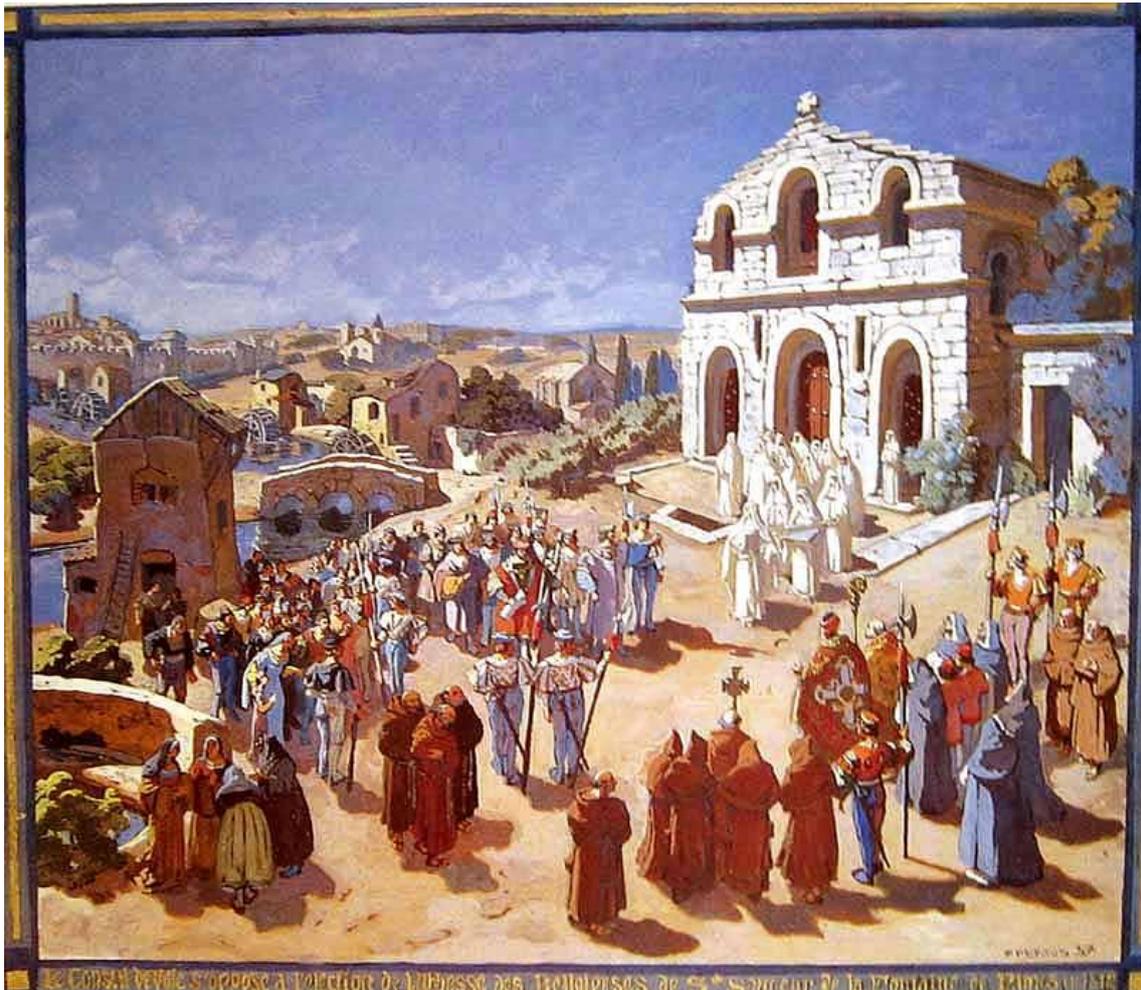
La gravure « *La Ville de Nîmes surprise par les religionnaires en 1569* », au Tome V de l'Histoire de Ménard, représente les quatre moulins précités ; on y voit même le cinquième moulin, celui situé à l'intérieur des remparts.

D'autre part, le « *Plan des Fortifications de la Ville de Nîmes avant la Paix de 1629* », au Tome V de l'Histoire de Ménard, représente les trois premiers moulins de la Fontaine, ceux-ci sous la forme de certains bâtiments qui, pensons-nous, ont dû reproduire assez exactement, les dits moulins à cette époque (1750).

Signalons, enfin, que dans eux plans de nos archives municipales, l'un portant le No 277, « *simple croquis linéaire, sans date, sans aucune inscription, mais vraisemblablement dressé vers 1730* » et portant au revers l'annotation, « *le premier plan du local qui fut levé par le sieur Mauric architecte, avec la position des moulins lequel fut fait avant qu'on eût commencé à découvrir les monuments antiques* » nous ont permis de situer l'emplacement exact de trois premiers de la Fontaine.

C'est donc avec des documents dignes de foi que nous pouvons parler des quatre premiers moulins situés sur le ruisseau de la Fontaine.

Le Moulin du Monastère de Saint-Sauveur ou de l'Abbesse



Enluminure de Ferdinand Pertus, années 1930 - Original, collection ville de Nîmes.

Le premier moulin, dit « moulin supérieur » a été connu de tout temps, sous le nom de « *Moulin du Monastère de Saint-Sauveur* », ou « *Moulin de l'Abbesse* ». Il était situé entre la source et le Nymphée, à la première chute de la source et le barrage antique, situé sous le pont le premier des Ponts de là Fontaine, lui servait d'écluse.

Disons que le- Monastère de Saint Sauveur était établi dans les environs immédiats de la source et que le Temple de Diane lui servait d'église. Ce fut en 991, que l'évêque de Nîmes, Frotaire, frère du vicomte Bernard-Aton, fonda ce monastère, connu alors, sous, le nom de « *Monastère des Filles de Saint-Sauveur* », pour servir de refuge aux filles ou sœurs des Chevaliers des Arènes ou de la région.

Ce moulin est connu dès le Xe siècle et aurait appartenu, suivant M. Mazauric, à quelque chevalier. Suivant une charte de 1170, Pierre Bernard du Capitole donna sa fille au couvent de Saint-Sauveur et, à cette occasion, il céda à l'Abbesse du Monastère les droits qu'il possédait sur ce moulin.

En 1162, il était connu sous le nom de « *Molendinum superior de Fonte, prope monasterium* » suivant une charte du Cartulaire de Saint-Sauveur-de-la-Font, il est encore désigné de même en 1209, suivant Ménard.

En 1695, il est connu sous le nom de « *Moulin des Dames religieuses de Beaucaire* » suivant un acte de nos archives municipales, parce qu'à cette époque le monastère de Saint-Sauveur avait été transporté à Beaucaire, à la suite de la démolition du couvent des abords de la Fontaine.

Le Moulin Flamejal ou d'Albenas.

Le deuxième moulin était situé un peu en aval et à droite du Nymphée. C'est dans le bief de ce moulin qu'on trouva, en 1739, lors des premières fouilles faites pour l'aménagement de la Fontaine, des vestiges de monuments romains, ce qui fut cause qu'on modifia complètement le projet élaboré et, eut pour résultat la reconstruction de la Fontaine telle que nous la voyons aujourd'hui.

Le premier nom, connu de ce moulin est celui de « *Moulin Framejal* », cité en 1175. A cette date, suivant un acte de reconnaissance féodale (*Arch. dép. G. 195*) faite par Brémond, fils de Bernard de Millau, en faveur du Chapitre, ce moulin appartenait pour les 3/4 à ce dernier, et, pour 1/4, à l'Abbesse de Saint-Sauveur. Dans la suite, il appartint en entier, par spoliation à l'Abbesse.

Vers 1562, il fut acquis par le sieur Albenas, et depuis lors, il fut connu sous le nom de « *Moulin d'Albenas* », jusqu'en 1744, année où il fut démolí, lors de l'aménagement de la Fontaine.

Le nom de Albenas rappelle celui du premier consul de Nîmes en 1529, J. Albenas, et celui de son fils, Poldo d'Albenas, l'auteur du premier ouvrage connu sur Nîmes et publié en 1560.

Le Moulin Cavanhac.

Le troisième moulin était situé à environ 70 mètres en aval du précédent, c'est-à-dire qu'il se trouvait à hauteur de la maison du garde de la Fontaine actuelle. Il est généralement connu sous le nom de « *Moulin de Cavanhac* ».

Suivant un document de 957, collationné sur un vieux registre en parchemin (*Arch. dép. G. 195*), Daidon et sa femme Raimonde firent don à l'Eglise de Nîmes, c'est-à-dire au Chapitre cathédral, d'un moulin situé près de la Fontaine (*in loco, urbs vocant Talamo Marcio, in ribaria de fonte majore, prope ipsa fontem*).

Une copie d'acte de reconnaissance féodale de 1282, par Guillaume de Sape (A. D. G. 195) désigne ce moulin sous le nom de « *Moulin de Besson* ». Au XIV^e siècle (A. D. G. 195) il est désigné sous le nom de « *Moulin Besson* » ou « *Moulin Cavanhac* ».

En 1510, il est arrenté à Baudan, jardinier, pour la somme de cent florins. En 1563, Baudan y fait transporter une partie des pierres provenant de la démolition du Couvent de Saint-Sauveur. Un acte du 10 octobre 1613 (ADG 195) lui donne les confronts suivants « *confrontatum ab oriente et ab occidente cum aquali dicti molendini ; ab borea recto cum itinere quo itur de portali Magdalencæ dicte civitatis Nemausensis ad dictum fontem ; a vento maximo cum plano dicti fontis.* »

En 1745, suivant un document des Archives municipales (A. M. 00. 174) ce moulin fut vendu par dame Gabrielle de Maureton au sieur Rey (*maison avec cour et moulin sur le canal de la Fontaine*).

Comme les deux précédents, ce moulin fut démolí en 1744, lors de l'aménagement de la Fontaine.

Le Moulin Pezouilloux.

Le Moulin Pezouilloux, avons-nous dit plus haut, était le dernier des quatre moulins situés hors de l'enceinte de la ville, entre la source et le Square Antonin actuel. Cette situation est confirmée par de nombreux documents de nos différentes archives, particulièrement de la série G. 190 et 195 aux Archives départementales, dont voici quelques extraits :

A - Les eaux qui sortent de la Fontaine ont eu de tout temps leur cours sous le pont qu'il y a près du jardin des Récollets et de là dans le canal appelé « *Bain des juives* », en dehors de l'enceinte urbaine, tout près du Moulin Pezouilloux, dont les eaux de fuite n'entraient dans la ville qu'après, avoir franchi les treillis, ou grilles de fer, placés, aux ouvertures des remparts. (G. 190).

B - Les eaux de la Fontaine ont eu de tout temps, et de là dans le canal appelé « *Bain des juives* », qui les porte contre les murs de la ville et ensuite dans un autre canal appelé la Gau, sur lequel le Chapitre a un moulin ...(G. 190).

C - Permission donnée par les consuls au sieur Du Prix de faire hausser de cinq pans la muraille traversant les fossés de la ville pour donner de l'eau à son Moulin de Mailhan, près de la Porte de la Madeleine. Plainte du Chapitre contre le sieur Du Prix qui avait détruit le niveau d'eau à la levage du Gourd des Ecoliers ! », autrement dit le clédât, barrière de bois, du Moulin Pezouilloux. (G. 190).

D - De tout temps les eaux de la Fontaine qui se rendent au bain des jusioles ayant passé par l'ouverture qu'il y a sous, les murs de la ville, et de là, au Moulin appelé de la Gau, appartenant au dit Chapitre. Néanmoins le sieur Michel s'est permis d'aller faire une ouverture à l'écluse du bain des jusioles pour en détourner, l'eau et la faire passer dans les fossés de la ville... (G. 190).

E - le 1^{er} moulin dit Moulin Supérieur,
le 2e moulin, dit Moulin Flamejal
le 3e moulin, dit de Besson ou de Cavanhac
le 4e moulin, situé au bain des juives et appelé Pezouilloux.
le 5e moulin, dit Moulin de l'Agau ou Canourgue ... (G.195).

De ce qui précède, il semble que les eaux de la Fontaine, après avoir passé sous le premier pont qu'on rencontrait en allant de la Porte de la Madeleine à la Fontaine, se séparaient en deux branches. La première de ces branches constituait le ruisseau de la Fontaine proprement dit et allait aboutir directement devant les murs de la ville, au Square Antonin actuel. Dans l'autre branche se trouvaient d'abord le « *lavoir des juifs*, » puis au-dessous, le « *bain des juives* », où les juives de Nîmes allaient se baigner et taire leurs ablutions.

Cette branche est connue dans nos annales sous le nom de « *la Jusiole* », elle se prolongeait jusqu'aux remparts une muraille empêchait les eaux de verser dans les fossés, et les obligeait de refluer dans le ruisseau de la Fontaine.

La réunion de ces deux branches, devant les remparts de la ville formait là un bassin, dit « *le Gourd des Ecoliers*, » en amont duquel se trouvait le Moulin Pezouilloux, non loin des murs de la ville. Toutes les eaux de la Fontaines, ainsi réunies dans ce bassin ou gourd, pénétraient ensuite par un treillis, ou grille de fer, sous les remparts dans une voute, sur laquelle se trouvait le premier moulin situé dans l'enceinte de Nîmes, moulin appelé Moulin de l'Agau, dont nous parlerons plus loin.

Le Moulin Pezouilloux est cité en 1112, dans le Cartulaire de Notre-Dame, sous le nom de « *Molini Pedelosi* » ; en 1354, sous le nom de- « *Molin Pezols* », aux Archives départementales (G. 161) ; en 1562, sous le nom de « *Moulin Pezouilloux* ».

L'historien Ménard, dans son « *Histoire de Nîmes* », a donc commis une erreur quand il écrit, Tome V, page 50 : « *il serait facile de faire entrer, le treillis une fois abattu, quelques soldate d'élite qu'on posterait dans un moulin, appelé Pezouilloux, qui était tout auprès dans la ville...* » et, pages 51 et 52, « *Alors Saint-Côme, put avec lui une centaine de soldats s'avancer vers la ville... étant descendu dans le fossé, il fit incontinent abattre le treillis, et se coula avec ses soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, sous la voûte de l'Agau, d'où il se rendit dans le moulin...*»

Le moulin où se rendit Saint-Côme, c'est le Moulin de l'Agau, le premier des moulins situé à l'intérieur de la ville, sur la voûte dans laquelle il pénétra ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Les trois prés de la Fontaine.

On ne peut guère parler des moulins précédents sans mentionner trois prés qui se trouvaient le long des rives du ruisseau de la Fontaine, depuis la source jusqu'au jardin des Pères Récollets, c'est-à-dire jusqu'au Pont de Vienne actuel. Ces trois prés ont fait l'objet de très longs procès entre l'Abbesse de Saint-Sauveur et la ville, l'une et l'autre de celles-ci en réclamant la propriété.

Le premier de ces prés allait de la source elle-même au moulin d'Albenas, le deuxième, de ce moulin au moulin Rey, et le troisième de ce dernier à l'extrémité du jardin des Récollets, tous les trois sont nettement visibles dans la gravure signalée plus haut : « *Plan des Fortifications de la ville de Nîmes avant la Paix de 1629* », annexé au tome V de l'*Histoire de Ménard*.

Déjà en 1336 nous trouvons une requête des consuls au juge-mage pour réclamer l'enlèvement de deux « *penoncellos regios* », qu'au préjudice de la ville le sieur Chautard, sergent, avait placé au pré de la Fontaine « *ad pratium Fontisi* » ; un jugement rendu à la suite de cette requête ordonna l'enlèvement des « *penonceaux* ».

En 1337, un différent s'éleva pour la possession du premier de ces prés entre l'Abbesse et la Ville ; quelques années plus tard, il en fut de même mais cette fois-ci pour la possession des trois prés. Ce dernier différent se termine par la pris de possession ode ces prés par la Ville qui fit appose de panonceaux aux fleurs de lys de France sur tous les saules des dits prés.

En 1352, apposition de panonceaux fut encore faite en trois endroits différents, dans le pré sis entre le « *Gros lbrayt* » et le moulin appelé « *d'En-Audemar* » ; dans celui compris entre le moulin *d'En-Audemar* et celui « *d'En-Dalferii* » ; le troisième enfin entre le moulin *d'En-Dalferii* et la Fontaine.

Il semble résulter de cette annotation que ce que nous avons désigné plus haut sous le nom de moulin « *Rey* » s'appelait alors « *Moulin d'En-Audemar* », et que le moulin d'Albenas avait nom « *Moulin d'En-Dalferii* ».

En 1375, en 1438, en 1531, de nouveaux procès surgirent entre la Ville et l'Abbesse pour la possession de ces prés ; ils ne se terminèrent qu'en 1562, époque à laquelle eut lieu la dispersion des, religieuses de Saint-Sauveur et la démolition de leur couvent.

Après la dispersion des religieuses, l'Abbesse de Saint-Sauveur se retira à Lédenon, puis à Beaucaire ; elle finit, dans la suite, par vendre les terres et les bâtiments qu'elle possédait encore près de la Fontaine de Nîmes aux sieurs. Valette et Albenas. C'est probablement à cette époque que l'ancien moulin Flamejal prit le nom de moulin d'Albenas, celui de son nouveau propriétaire.

Les Moulins situés à l'intérieur de la Ville

A l'intérieur de l'enceinte, il y avait trois moulins, du Square Antonin actuel à la Porte d'Auguste.

Le Moulin de l'Agau.

Le Moulin de l'Agau était situé tout près des remparts et était établi sur l'aqueduc par lequel les eaux de la Fontaine entraient dans l'intérieur de la ville ; il appartenait au Chapitre.. Il est quelquefois désigné, à cause de cela sous le nom de « *Moulin Canourgue* » ; dans un document de 1608, il est encore appelé « *Moulin du Rat* » (dérivait de la ville. Arch. Runic.).

Comme nous l'avons écrit, plus haut (*Moulin Pezouilloux*) c'est dans ce moulin que le capitaine Saint-Côme se rendit, en 1569, lorsqu'il eut pénétré dans la ville par l'aqueduc sur lequel ce moulin était établi.

Le Moulin Campagnan.

Le Moulin appelé ou dit de Campagnan appartenait au Chapitre. Un document des Archives Municipales signale, en 1500, un bail d'arrentement du moulin appelé « *de Pegolas* », sis entre la Rosarié et la Ferrage, consenti par le Chapitre, en faveur de Pierre Campagnan. En 1612, ce même moulin est désigné sous le nom de Moulin Campagnan nom sous lequel il est généralement connu. Il se trouvait sur l'Agau à hauteur de la Rue Tour de Corconne.

Le Moulin Mailhan.

Ce moulin se trouvait à hauteur de la Rue des Esclafidoux, plus tard Rue du Pont de Sigalon, aujourd'hui Rue Xavier Sigalon. En 1695, une Ordonnance de l'intendant règle à 1000 livres l'indemnité due au sieur Mailhan, pour son moulin sur le canal de l'Agau.

Les Moulins établis sur les fossés des fortifications.

Les moulins établis sur les fossés des fortifications furent de diverses sortes, voici ceux que nous avons pu relever :

Le Moulin de la Madeleine.

Situé près de la Porte de la Madeleine, identifié dès l'année 1363 et connu sous les noms suivants :

- Moulin de M. Mailhan,
- Moulin de M. Duprix,
- Moulin de M. de Rochemore.

Le 9 septembre 1557, à la suite d'un violent orage qui sévit sur Nîmes et les collines situées au N.-O. de la ville, l'abondance et l'impétuosité des eaux démolirent les remparts sur divers points et le moulin de la Madeleine.

En 1647, à la suite d'une requête des consuls, le sieur Duprix, propriétaire du moulin de la Madeleine, fut condamné à détruire les ouvrages qu'il avait faits dans le canal et en particulier au lieu dit « *Gourd des Escoliers* » et à remettre le tout à l'état primitif.

En 1750, on fit le « *recreusement* » des fossés de la ville depuis le Moulin de M. de Rochemore, près de la Porte de la Madeleine, jusqu'à celui de la veuve Bonnafoux, pour préserver des inondations la Place du Marché. Il y avait donc à cette date, en aval du moulin de la Madeleine un autre moulin appartenant à la Veuve Bonnafoux.

En 1751, le Moulin de M. de Rochemore fut vendu pour être démoli.

Le Moulin de la Tour Vinatière ou des Coutelliers.

Ce moulin est cité par M. Picard dans son Etude sur « *Le Vieux Nîmes* » ; il doit être celui existant déjà en 1393 et au sujet duquel nous lisons à cette date, dans nos Archives municipales : « *Recettes provenant d'un moulin à aiguiser molinum cultellorum établi dans la « paissière » du canal : 4 livres.* »

Le Moulin à Foulon.

Nous lisons dans nos archives qu'en 1610 un bail fut consenti par les consuls en faveur du sieur Jean Michel, d'un terrain sis dans les fossés de la ville, pour y construire un moulin à foulon.

Ce moulin est encore signalé en 1695, près de la Porte de la Couronne, et appartenant au roi.

Le Moulin de la Porte Rades ou de la Porte d'Arles.

Suivant M. Picard, déjà cité, il y avait sur l'Agau, à travers le rempart romain un moulin à blé, existants en 1391 et encore debout au XVI^e siècle.

Dans les environs du Château Royal, on cite deux moulins dès 1233 ; l'un, en amont du Château établi sur les fossés ; l'autre à l'angle N.-O. du Château, appartenant aux chanoines.

Ce dernier pourrait être celui cité par M. Picard, qu'il appelle « *Moulin de la Porte Radès ou de la Porte d'Arles* », le premier sur l'Agau à travers le rempart romain, signalé encore en 1409 comme situé à la sortie des eaux de la Fontaine et appartenant aux chanoines.

La Teinturerie Vieille.

Suivant M. Mazauric (*Histoire du Château des Arènes*) et le compois de 1380, une teinturerie fut installée dans les fossés des Arènes, entre la Porte Vieille des Arènes et celle des Arènes, proprement dite quoique de courte durée, cette teinturerie donna le nom de « Teinturerie Vieille » pendant longtemps à ce quartier des Arènes.

Moulins établis sur l'Agau

depuis sa sortie des remparts jusqu'au Vistre.

De la Porte d'Auguste jusqu'au Vistre de la plaine de Nîmes, il a existé de tout temps des moulins à blé, mais ceux-ci sont cités, dans nos différentes archives, sous des noms si divers, noms des propriétaires qui les possédaient aux dates indiquées, qu'il est parfois assez difficile de les authentifier d'une façon certaine. Ainsi, en 1608, en 1648, en 1688, en 1695, nous trouvons aux Archives municipales les noms ou mieux la liste des moulins sur l'Agau, mais si différentes les uns des autres qu'on ne peut guère les comparer. Voici toutefois, le résultat de nos recherches.

Le Moulin de M. Calvières.

Le premier moulin situé sur l'Agau à sa sortie des remparts était situé sur l'emplacement du cinéma actuel appelé « *Le Colisée* », hors les murs à vingt pas de la Porte des Carmes.

D'après Rulmann, il existait en 1626, lors de la construction de l'enceinte fortifiée de de Rohan, deux moulins situés entre les remparts et la Place de l'Ecluse actuelle : le Moulin de Saint-Césari et le Moulin d'Unal. Le Moulin de M. Calvière était-il un de ces deux moulins ? nous l'ignorons, tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'une des demi-lunes de l'enceinte de de Rohan s'appelait la demi-lune d'Unal.

En 1668, on trouve ce moulin signalé sous le nom de « *Molin de M. de Calvières* », seigneur de Saint-Césary, moulin à une roue.

Ce moulin est devenu célèbre dans la suite à cause du massacre des protestants dont il fut le théâtre, le 2 juin 1703, jour des Rameaux, massacre ordonné, sans raison par, le Maréchal de Montrevel, alors à Nîmes. Le lendemain de ce massacre, le moulin fut complètement démoli.

A l'extrémité de la Rue Colbert actuelle, il existait jadis, un moulin appelé « Moulin du Petit Saint-jean », démoli seulement en 1855, il devait occuper l'emplacement du Moulin de M. de Calvières et dut être bâti au cours du XVIIIe siècle pour remplacer ce dernier.

Le Moulin de la Place de l'Ecluse.

Sur la Place de l'Ecluse actuelle, sur les bords du bassin réservoir dont nous avons parlé plus haut, se trouvait un moulin. Celui-ci connu sous le nom ordinaire de :

- Moulin de l'Ecluse, a porté successivement les noms ci-après ;
- Moulin de Chantal,
- Moulin de Vidal, en 1485 ;
- Moulin d'Aigremont, en 1671, au compois de Nîmes ;
- Moulin à eau de M. de Rochemore, près le Pont de Vidal, en 1695, pour le distinguer d'un autre moulin appartenant à M. de Rochemore et situé sur les fossés des fortifications.
- Moulin Blavet et enfin
- Moulin de M. Séguier.

A la Sortie du bassin-réservoir de l'Ecluse, le Ruisseau de la Fontaine, ou l'Agau, prenait quelquefois le nom de « *Vistre de Nîmes* », pour le distinguer du Vistre proprement dit, dans la plaine de Nîmes.

Le Moulin de M. de la Cassagne.

A sa sortie de l'Ecluse, l'Agau traversait l'avenue Carnot à découvert à son extrémité, là où finissait le Quai Roussy, se trouvait un moulin connu sous les noms de :

- Moulin de la Cassagne »,
- Moulin Crémat, d'après M. Picard (*Le Vieux Nîmes*).

Ce moulin fut démoli en 1861, lors de l'alignement du Quai Roussy.

Le Moulin de la Rainette.

Près de l'ancien Pont de la Rainette, qui se trouvait non loin de l'extrémité du Quai Roussy, il est signal, au compois de 1380, un moulin désigné sous le nom de :

« *Mollendum Reginetae* » ; au XVI^e siècle, ce moulin est connu sous le nom de :

« *Moly de la Reyneto* ». Ce moulin a été connu en dernier lieu sous le nom de :

« *Moulin Magnin* », du nom de son dernier propriétaire.

Autres moulins sur le Vistre de Nîmes.

Sur un vieux plan de nos Archives municipales, portant le titre de « *Ville et Terroir de Nîmes* », sans date, mais antérieur à la démolition des remparts, nous avons relevé :

1° un moulin situé un peu en aval de la Rue Sainte Perpétue ;

2° un moulin situé à hauteur du Creux des Canards, la même où l'ancien chemin d'Arles quittait les bords du Vistre ;

3° un moulin à l'extrémité du chemin actuel partant de la Route d'Arles à l'ancien posté d'octroi et aboutissant au Vistre, désigné sous le nom de « *Premier Moulin de M. Lecointre* ». Ce moulin pourrait être celui connu sous le nom de « *Moulin Raspal* », en 1648. En 1668, nous avons relevé, aux Archives municipales, le nom du Moulin Lecointre suivi de l'annotation qui a été de M. Mazelet, ce qui laisserait supposer qu'il a appartenu à une certaine époque à M. Mazelet ;

4° un peu en aval du précédent, le Deuxième Moulin de M. Lecointre connu actuellement sous, le nom de « *Moulin du Pigeonnier* » ;

5° « *Le Moulin des Carmes* », inscrit au cadastre de 1832 sous le nom, de « *Moulin Laurent* », et appelé, après sa désaffectation « *Moulin des Capelans* », nom qui rappelle qu'il appartenait autrefois au Chapitre (*aux Capelans*) ;

6° « *Le Moulin Laval* » ;

7° « *Le Moulin de M. Fabris* », le dernier des moulins situés sur le Vistre de Nîmes.

Les Ponts établis sur le Canal de la Fontaine ou sur l'Agau.

A l'époque romaine.

A l'époque romaine, il existait un pont entre la source et le Nymphée, sous lequel se trouvait une forte digue retenant les eaux dans le creux de la Fontaine, ce pont à trois arches a été reconstruit sous Louis XV, à deux arches seulement, c'est celui qui existe encore et sous lequel se trouve toujours la digue romaine qui a été conservée telle qu'elle était à son origine. Le mur batardeau que l'on voit actuellement au milieu du bassin de la Fontaine n'a été construit qu'en 1837.

Y avait-il à cette époque d'autres ponts sur le ruisseau de la Fontaine ? sans doute, mais nous ne les connaissons point.

Ponts situés entre la Source et les remparts du Moyen Age.

Avant l'aménagement de la Fontaine, sous Louis XV, d'après certains plans, ou certaines gravures, il existait trois ponts entre la source et les remparts :

- 1° un premier pont à proximité et au-dessous du Moulin Rey, où aboutissait un chemin partant, du couvent des Récollets et longeant en partie le jardin du dit couvent ;
- 2° un deuxième pont qui devait se trouver un peu en aval du Pont de Vierre actuel et sur lequel passait un chemin allant de la source au couvent des Récollets ;
- 3° un pont situé à l'extrémité du canal, entre celui-ci et les remparts et sur lequel passait le boulevard longeant les murs de la ville.

Ce pont fut reconstruit en 1752, lors de l'aménagement de la Fontaine il présentait un avant-corps sur lequel on avait gravé les armoiries de la Province de Languedoc, ce qui lui avait valu le surnom de « Pont des Armoiries ».

Après l'aménagement de la source, les deux premiers ponts précités disparurent et on construisit sur le nouveau canal les deux ponts existant encore actuellement

- 1° le pont situé en face de l'Avenue de Camargue, appelé, à son origine « *Pont de la Capitale* », sur lequel on grava d'un côté les armoiries du roi Louis XV, et, de l'autre, celles du duc de Richelieu, maréchal de France.
- 2° le « *Pont de Vierre* », du nom du propriétaire du terrain sur lequel ce pont fut construit, orné des armoiries juxtaposées des deux intendants du Languedoc qui présidèrent à l'aménagement du Jardin de la Fontaine MM. Le Nain et de Saint-Priest.

Ponts situés à l'intérieur de la ville.

A l'intérieur de la ville, c'est-à-dire du Square Antonin actuel à la Porte d'Auguste, il y avait cinq ponts, savoir :

- 1° Le Pont des Clotes, sur les voûtes même de l'Agau pénétrant dans la ville, de l'autre côté des remparts, par rapport au Pont des Armoiries;
- 2° Le Pont de la Bouquerie, à hauteur de la rue Bouquerie, actuellement rue du Grand Couvent ;
- 3° Le Pont Campagnan, à côté du moulin de ce nom, à hauteur de la rue Corconne actuelle ;
- 4° Le Pont du Chemin, à hauteur de la rue des Lombards, reliant la cathédrale à la Porte des Prêcheurs. Ce pont était des plus anciens ; il avait été construit ou refait par l'évêque Ugebert (909-927), dont il porta le nom au début, nom déformé dans la suite et qui devint Saint-Hubert ;
- 5° Le Pont de Sigalon, à hauteur de la rue de ce nom, aujourd'hui rue Xavier Sigalon.

Ponts situés hors de la ville.

A la sortie, de l'Ecluse se trouvait un pont sur lequel passait la rue Notre-Dame, et qui a porté les noms de « *Pont de Viale* » ou « *Pont Vidal* » et de « *Pont Blavet* », du nom des propriétaires du Moulin de l'Ecluse.

Un peu après l'extrémité de l'Avenue Carnot actuelle, se trouvait le « *Pont de la Reinette* », long de 10 mètres environ (4 toises, 4 pouces), qualifié en 1779 de pont en bon état et très ancien.

Un peu plus en aval se trouvait le « *Pont de la Servie* », près de la rue de ce nom, où aboutissait le chemin desservant jadis la chapelle de Sainte-Perpétue, sur l'emplacement de l'Orphelinat Barnouin actuel.

Aménagement de la source à l'époque romaine.

Lorsque les Romains furent définitivement installés dans Nîmes, leur première préoccupation fut d'aménager la source de Némausus pour les besoins de l'alimentation et de l'hygiène de la ville.

Ce serait, dit-on, lors du passage de l'empereur Auguste, l'an XXVIII, avant notre ère, et à la suite des doléances, des quatuorvirs, que fut concédé, par l'empereur, le régime des eaux, élaboré sous la haute direction d'Agrippa, le grand maître des travaux de l'Empire et gendre d'Auguste.

L'ensemble des travaux exécutés alors, autant qu'on a pu s'en rendre compte au XVIIIe siècle au cours des travaux entrepris à la Fontaine, comprit dans ses grandes lignes :

1° un bassin de réception des eaux ;

2° une série de bassins servant à décantier et à distribuer les eaux ;

3° un réseau de canalisations pour la distribution des eaux dans les différents quartiers de la ville ;

4° un château d'eau ou Nymphée, ainsi que des portiques, des statues et autres constructions analogues destinées à embellir et à agrémenter le site environnant la source.

Le bassin de réception des eaux fut constitué par une muraille en pierre de taille, établie sur le mur primitif entourant la source, et une forte digue, du côté Est encore, existante sous le pont séparant le bassin du Nymphée, destinée à retenir les eaux dans le creux où elles sortent de terre.

Une prise d'eau fut installée dans ce bassin réservoir pour amener les eaux dans une série de bassins successifs, bassins de 'décantation et de distribution, par un canal souterrain. Du dernier de ces bassins des tuyaux de plomb conduisaient les eaux dans les différents quartiers de la ville.

Entre le bassin réservoir et les autres bassins précités, fut construit un Château d'eau ou Nymphée, que l'ingénieur Mareschal nous a conservé dans ses grandes lignes en 1753.

Ce Nymphée, que l'on a cru longtemps à l'usage de bains, appelé encore improprement de nos jours « *bains romains* », n'était qu'un lieu d'agrément, le principal ornement de l'ensemble des travaux exécutés tout autour de la source. Les premiers travaux d'aménagement de la source par les Romains durent être terminés vers l'an XXV avant notre ère, si l'on en croit deux inscriptions antiques, identiques, trouvées dans les déblais, au XVIIIe siècle, sur les bords mêmes du bassin réservoir et encastrées aujourd'hui dans le mur entre le double escalier qui conduit sur la plate-forme des hémicycles de la source.

Ces inscriptions portent :

**IMP. CAESARI. DI V I.
AUGUSTO. COS. NONUM
DESIGNATIO DECIMUM
IMP. OCTOVUM**

ce qui peut se traduire par :

**A L'EMPEREUR CESAR AUGUSTE, FILS DU DIVIN (Jules),
CONSUL POUR LA NEUVIEME FOIS
CONSUL DESIGNE POUR LA DIXIEME FOIS
IMPERATOR POUR. LA HUITIEME FOIS.**

ce qui indique qu'elles furent gravées en l'an XXV avant notre ère.

Mais la ville s'agrandissant et devenant chaque jour plus nombreuse, les eaux de la source ne suffirent bientôt plus pour alimenter la ville. C'est alors que les Romains, les premières années de notre ère, amenèrent à Nîmes les eaux de la Fontaine d'Eure, près d'Uzès, pour lesquelles ils construisirent le Pont du Gard. La cité eut alors deux grands châteaux d'eau, celui, aménagé à la source de Nemausus et le « *Castellum Divisorium* », de la Rue de la Lampèze, où arrivaient, dans Nîmes, les eaux de la fontaine d'Eure.

Un service des eaux fut alors créé, à l'image de celui existant à Rome, toutes proportions gardées, et fut complété par un régime d'égouts pour l'évacuation des eaux usées, et de tous les produits urbains. De tous ces égouts le plus important, connu sous le nom de la cloaca maxima », fut construit sous la Voie Domitienne, du forum à la Porte d'Arles, il recevait le trop plein des eaux de la source qui allait se déverser dans les fossés des remparts tout à côté de la Porte d'Arles.

Ces égouts de l'époque romaine n'ont point encore complètement disparus, il n'est pas rare que le service de voirie n'en mette à jour de temps en temps, comme celui, par exemple, de la Rue de l'Aqueduc actuelle, qui a donné son nom à la dite rue.

Aménagement de la Source au XVIIIe siècle.

Création du jardin actuel.

Au commencement du XVIIIe siècle, le problème de l'alimentation en eau de notre ville, tant pour les besoins de la population que pour ceux de l'industrie, devint une des principales préoccupations de la municipalité, à cause du peu de rendement de la Fontaine et de l'accroissement du nombre de ses habitants.

A cette époque, les eaux de la source se trouvaient retenues dans leur bassin par une digue romaine que l'on avait autrefois rehaussée d'environ six pieds, et ne pouvaient s'écouler travers celle-ci que par une ouverture d'un pied carré, appelée « *boudoux* » ; d'autre part, tout le pourtour de la source était encombré de vase et ode débris de toutes sortes jusqu'à la hauteur de ce dernier : il en résultait qu'en été l'eau ne s'écoulait plus du bassin, que l'insalubrité de la ville était des plus grandes et constituait un danger public.

En 1719, l'ingénieur Clapier, préoccupé de l'alimentation en eau de la ville, avait démontré que la source était à un niveau assez élevé pour pouvoir être utilisée, mais aucune suite n'avait été, donnée à cette constatation.

Pendant la tenue des Etats Généraux de la Province de Languedoc, en décembre 1730, le corps des marchands. et fabricants, de concert avec la ville, avait présenté à cette assemblée un mémoire pour en obtenir les secours nécessaires à l'excavation du bassin de la Fontaine ; mais aucune suite ne fut donnée au désir précité.

Les choses en étaient là, quand le 19 juillet 1738, la ville décida de faire nettoyer le bassin de la source et de remettre en état, les anciens canaux qui distribuaient les eaux de la Fontaine dans Nîmes. M. Guiraud, ingénieur du roi, chargé des travaux à exécuter, fit nettoyer le creux de la source et découvrit successivement la digue romaine, qui séparait celle-ci du Nymphée, les anciens murs entourant la source deux des marches demi-circulaires de la plate-forme des hémicycles et les pieds droits de l'antique pont romain à trois arches. Au cours de ces travaux, il comprit :

1° que la superficie ordinaire et naturelle de la Fontaine à l'époque romaine était le dessus et le nom le pied droit de la digue fermant le bassin de la source :

2° que les Romains avaient édifié celle-ci en toute connaissance de cause, c'est-à-dire sans crainte d'aucune suite fâcheuse de la part de la surcharge de la source :

3° que les marches demi-circulaires de la Plate-forme des hémicycles à hauteur de la digue prouvaient que le bassin, était toujours plein.

A la suite de circonstances que nous ne pouvons raconter ici, un autre ingénieur fut désigné pour continuer les travaux de la Fontaine et ce fut l'ingénieur, Clapier qui fut chargé de les poursuivre.

Clapier se proposait de faire disparaître tout ce qui restait des monuments antiques et, pour augmenter le débit insuffisant de la source, de construire un réservoir, tout près du Temple de Diane, qui serait alimenté par l'eau de puits voisins. Au cours des travaux qu'il entreprit, on découvrit les assises du Nymphée de l'époque romaine.

Mais Clapier venant à mourir, les travaux furent arrêtés, et une foule de projets s'élevèrent de tous les points de la Province.

C'est alors que le roi nomma M. Mareschal pour reprendre les travaux de la Fontaine. Mareschal, officier d'infanterie, directeur des fortifications de la Province de Languedoc, ne retint aucun des projets soumis à son examen ; s'inspirant toutefois des projets de MM. Guiraud et Dardailhon, il établit le sien et chargea M. Dardailhon d'en surveiller l'exécution.

Le projet conçu par Mareschal ne comprenait pas seulement l'aménagement de la source en vue d'un plus grand rendement, mais il envisageait encore la création d'un jardin autour du bassin de la Fontaine et la transformation complète de la colline de la Tour Magne qui était alors complètement dénudée.

C'est ce projet, mais modifié quant à la transformation de la colline de la Tour Magne, qui nous a donné, en 1753 le jardin de la Fontaine tel qu'il est encore aujourd'hui.

Dans ses grandes lignes, le projet Mareschal comprenait :

1° la création de bassins réservoirs, d'un canal, d'une porte principale et d'un entourage de la source

2° la création d'une plateforme avec rond-point, dans l'axe du canal projeté, entre le grand bassin établi à l'Ouest et le Cadereau de la route d'Alès, complétée par des escaliers et des rampes monumentales, une statue équestre de Louis XV et un grand mur décoré, clôturant le jardin le long du Cadereau :

3° la transformation de la colline de la Tour Magne par la création de cinq grandes terrasses superposées, auxquelles on devait accéder par des escaliers et des rampes comprenant des centaines de mètres de balustrades ; cet aménagement comportait des surfaces considérables de murs de soutènement, ornés de colonnes, de pilastres, de chaînes, de cordons ; le tout devait enfin être orné de vases et de statues et surmonté par un pavillon ; à dôme élevé au-dessous de la Tour Magne ;

4° la création de bassins de teinture et de lavage sur l'Agau pour les besoins de l'industrie. Ce vaste projet amorçait encore les rues Saint-Dominique et des Tilleuls, l'Avenue de Camargue, prévoyait des quais le long du canal, et faisait obligation aux propriétaires riverains de la Fontaine de se plier aux indications architecturales imposées par le plan d'ensemble : c'est à dire établir leurs immeubles symétriques avec consoles et balcons.

Le projet Mareschal, tel qu'il fut définitivement exécuté, ne conserva pas exactement le plan antique des abords de la source, découvert lors des fouilles de l'ingénieur Clapier.

Pour ne pas surcharger la source, Mareschal maintint le pont batardeau que les Romains avaient construit pour retenir les eaux du bassin, mais il refit celui-ci à deux arches au lieu de trois qu'il avait primitivement ; le Nymphée antique fut conservé dans ses grandes lignes, mais ses colonnes furent rapetissées, le stylobate fut surélevé, la jolie frise antique copiée sans soins et sans respect et les fragments des colonnes décoratives perdues ; à la place du piédestal de la statue de l'empereur romain, dont on avait retrouvé un doigt doré, on érigea sur un socle une « *Nymphe à la Cruche* », œuvre du sculpteur Raché, heureusement entourée de vases, et de groupes décoratifs dus au sculpteur Larchevêque et qui ont contribué largement à la réputation de l'ensemble ; les moëllons extraits des substructions antiques servirent à édifier le développement colossal des murs de soutènement, etc...

Signalons que les termes gainés en marbre, les vases sculptés et les statues en marbre qui ornent les bords du Nymphée furent transportées en 1747 du château de la Mosson, près de Lunel (*le château de la Mosson est près de Montpellier*).

Ces 4 statues à l'origine en marbre sont des copies dont les originaux sont attribués à Nicolas-Sébastien ADAM, Nancy 1705, Paris 1778.



NDLR : Copieurs copiés....

Les modèle en place à la fontaine ne sont que des reproductions creuses moulées, les copies marbre seront déposées, après restauration, au Musée des beaux-arts en 2000.

Enfin pour accommoder au goût français la ruine romaine remaniée, on créa l'admirable jardin actuel autour de la source.

Rappelons, pour terminer, que l'aménagement de la colline de la Tour Magne n'eut lieu qu'au cours du XIXe siècle et fut l'œuvre combinée du préfet d'alors, M. d'Haussez, et du maire de Nîmes, M. Cavalier : c'est ce qui explique que cette colline est désignée parfois, par les uns, Mont d'Haussez, et, par les autres, Mont Cavalier.

TABLE DES MATIERES

- 1 - La Fontaine de Nimes à travers les ages.
- 3 - Le bassin d'alimentation de la Fontaine.
- 6 - L'aven de la Fontaine. L'exploration de M. Mazauric.
- 11 - Relations entre l'aven et le Creux de la Fontaine.
- 12 - Origine et formation de la Fontaine.
- 13 - Points d'eau en relation directe avec le Creux de la fontaine.
- 15 - Ecoulement des Eaux de la fontaine au cours des siècles passés.
- 19 - Aménagement de la Fontaine au XVIIIe siècle.
- 21 - Après la démolition des remparts du Moyen-Age.
- 23 - Débit des Eaux de la Fontaine.
- 24 - Débit et analyse des Eaux de la Fontaine.
- 26 - La Fontaine à l'époque des plus grandes sécheresses et des plus grandes crues.
- 29 - Les Eaux de la Source et les fontaines publiques.
- 32 - Utilisation des Eaux de la Fontaine dans leur traversée de la Ville. Leurs inconvénients.
- 33 - Les Moulins actionnés par les 'Eaux de la Fontaine.
- 42 - Les Ponts établis sur le canal de la Fontaine ou sur l'Agau.
- 43 - Aménagement de la Source à l'époque romaine.
- 44 - Aménagement de la Source au XVIIIe siècle. Création du Jardin de la Fontaine actuel.

Texte original relevé, annoté et enrichi d'illustrations, par Georges Mathon, mars 2016